

DS
531
15634

1^{re} Année N° 8

Le N°: 0^o30

Jeudi 31 Octobre 1940

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Morts au Champ d'Honneur



Lieutenant Robin



Capitaine Durain



Lieutenant Danberg



Lieutenant Raymond



Lieutenants Babey



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION: 15 Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS } **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **12 \$ 00** — Six mois **7 \$ 00** — Le numéro **0 \$ 30**
ÉTRANGER. Un an **20 \$ 00** — Six mois **12 \$ 00**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUE, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, Révérend Père CADIÈRE, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CŒDÈS, Mademoiselle COLANI, Albert COURTOUX, Jean DESCHAMPS, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, V. GLAIZE Victor GOLOUBEW, DUONG-QUANG-HAM, Jean M. HERTRICH, NGUYÊN-VAN-HUYÊN, HUYNH-TON, NGUYÊN-TIÊN-LANG, André LE GUÉNÉDAL, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Jean NOEL, Marcel NER, Madame TRINH-THUC-OANH, André PONTINS, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, Madame Marguerite TRIAIRE, LÊ-TAI-TRUONG, NGUYÊN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION: Madame BOUDET, NGO-THUC-DUNG, NGUYÊN-HUYÊN, Maurice LOESCH, NGUYÊN-TIEN-LOI, NAM-SON, VU-VAN-THU, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE: Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.
G. TAUPIN ET C^o, 50, rue Paul-Bert.
A. B. C., 50, rue du Coton.
LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.
HUONG-SON, 97, rue du Coton.
HUNG-THUY, 157, rue du Coton.
LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.
MOHAMED ISMAIL, rue Paul-Bert.
NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.
THU-HUONG, route de Sinh-Tu.
THUY-KY, 98, rue du Chanvre.
TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.
TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.
VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.
VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, avenue Boulloche.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.
CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.
MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer
NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.
TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tiên-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pho-Lu.

DAP-CAU

LIBRAIRIE DUY-TAN, 35, rue Principale.

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, rue du Maréchal-Joffre.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

NAM-DINH

HOP-KY, 34, rue Carreau.
PINZON, rue Carreau.

PHU THO

CAT-THANH.

QUANG-YÊN

HA-MINH, 9, Maréchal-Joffre.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.
LIBRAIRIE DE FRANCE.

VIÉTRI

LONG-HOA.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa huu-Hao.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Les rapports franco-allemands par JEAN SAUMONT ..	1	S. M. l'Impératrice	IV
Acte de foi par NGUYÊN-VIẾT-NAM	3	A Saigon : en attendant l'avion	V
Le voyage du Gouverneur Général :		L'arrivée à Tan-son-nhut	VI
Rites vivants et paroles créatrices par NGUYÊN-TIÊN-LANG	4	L'Amiral Decoux répond à l'allocution de M. Lorenzi ; Le départ de Tan-son-nhut	VII
A Saigon	5	Au Cambodge : l'arrivée	VIII
Au Cambodge	6	Après la visite à S. M. Sisowath Monivong, le Gouverneur Général et sa suite quittent le Palais Royal — Le retour à Hanoi	IX
La route de Birmanie par M.-B. BOUDET	7	La route de Birmanie	X
Le secret d'un amour ou « France et Annam » par NGUYÊN-TIÊN-LANG	10	Le pèlerinage de Kiép-Bac	XII
Le devoir présent par LÊ-TAI-TRUONG	12	La réforme de l'instruction par ANDRÉ SURMER	13
Le voyage du Gouverneur Général :		La semaine :	
A Bach-Mai avant le départ	I	En Indochine	15
A l'arrivée à Phu-Bai	I	En France	15
Hué — La revue des troupes	II	En Extrême-Orient	16
Hué — Remise de la plaque de Kim-Bai ; présentation des fonctionnaires et notabilités français et annamites ; visite à S. M. Bao-Dai	III	Dans le Monde	17
S. M. Bao-Dai rend à l'Amiral Decoux sa visite ; M ^{me} Decoux et M ^{me} Graffeuil rendent visite à LL. MM. les Reines Mères et à		La vie indochinoise	17
		Pour le dimanche :	
		Tricotons	24
		Mots croisés n° 6	24
		Solution des mots croisés n° 5	24

LES RAPPORTS FRANCO-ALLEMANDS

par JEAN SAUMONT.

DEPUIS la parution de notre dernier numéro, un événement considérable s'est passé : la rencontre du Maréchal Pétain, Chef de l'Etat français, et du Führer, Chancelier d'Allemagne, Hitler.

Cet événement marque avec éclat et solennité un changement de politique, aux conséquences immédiates et lointaines, imprévisibles et incalculables. Il eut semblé inconcevable il y a quelques semaines. Tout homme de bonne foi se demande aujourd'hui

d'hui si cette rencontre des deux Chefs de pays hier ennemis ne sera pas, plus tard, considérée comme un des plus grands gestes et des plus féconds de l'histoire.

On ne peut guère parler de ce qui a pu être dit, de ce qui s'échange encore entre hommes d'Etat français et allemands, au cours de conversations dont l'entrevue du Maréchal avec le Chancelier fut le point culminant et probablement décisif. Rien de tout cela — et c'est compréhensible — n'est public. Au moment où ce court article paraîtra

la connaissance universelle des choses décidées, de l'accord conclu, sera imminente. On peut être sûr qu'elle fera une immense sensation.

Tout ce qu'on a dit et aura dit avant se révélera sans valeur, pour la bonne raison que les Chefs d'Etats n'ont pas pris de confidents. L'affaire était trop grave ! Les radios de tous les points du monde n'auront pu, en guise de renseignements, donner que des hypothèses fantaisistes, et d'ailleurs changeant de jour en jour, ou des produits de l'imagination. Soit à peu près rien !

Toutefois, il nous paraît permis et utile de mettre en valeur un élément essentiel de cette conjoncture pathétique : c'est que le Maréchal Pétain ait consenti à y entrer. Cela seul rassure, et autorise l'espoir. Le Maréchal, chacun le sait et le sent, n'aurait pas fait le voyage si son cœur de grand patriote ne le lui avait conseillé ; un tel homme n'a rien à recevoir, rien à attendre, il est chargé d'ans, de gloire, de vénération unanime ; il est, jeune et vivante dans un corps très âgé, avant tout une haute et vigilante conscience. Son désintéressement, son expérience, sa sagesse le mettent à l'abri d'être trompé, sa dignité est au-dessus de tout débat. Puisqu'il a accepté de voir Hitler, de l'entendre, d'examiner ce que celui-ci pro-

posait, c'est que l'intérêt de la France n'était pas compromis par ce geste, encore moins son honneur.

Une foule de choses ont été dites. Retenons seulement que, dans les paroles du Chancelier et dans les commentaires de la presse allemande, on trouve reconnu que le peuple français, aujourd'hui personnifié par le Maréchal, ne voulait pas la guerre. C'est vrai, et il est réconfortant que les Allemands, vainqueurs, en conviennent. Le peuple de France est allé à la guerre avec résolution, parce qu'il croyait qu'il le fallait, mais il ne demandait qu'à vivre en paix. Il est juste que cela lui soit compté.

Espérons ! Notre malheureux pays, trop confiant et ce fut son seul crime, expie très durement son insouciance. Il est possible que ses épreuves ne soient pas terminées, mais dans la démarche allemande on devine autre chose qu'un discutabile intérêt : une profonde considération, une haute estime, qui commence à dominer les haines et qui permet d'entrevoir, venant par un chemin assez inattendu mais qui n'était pas impossible, une régénération de la France, grande et brillante nation, nécessaire à l'Europe et au monde.

JEAN SAUMONT.



ACTE DE FOI

par NGUYÊN-VIẾT-NAM.

Les événements qui se déroulent dans le monde ont profondément perturbé les esprits et les cœurs.

Une personnalité annamite a bien voulu pour notre revue exposer son opinion sur les réactions de ses compatriotes. M. NGUYÊN-VIẾT-NAM n'est pas un publiciste et ne recherche point l'effet littéraire. Mais nous avons estimé que ses articles tiraient toute leur valeur de la grande élévation de sentiments qu'ils reflètent. A ce titre nous sommes persuadés qu'ils seront bien accueillis de nos lecteurs

INDOCHINE.

L'Amiral Decoux, qui renoue après un demi-siècle d'histoire la tradition des Amiraux-Gouverneurs, vient d'adresser aux élèves d'Indochine un message de confiance et d'exhortation par lequel il leur rappelle leur double devoir : croire à la France de toujours et servir l'Indochine française.

Ces quelques paroles, empreintes d'émotion et de simplicité, ne doivent pas seulement trouver un écho dans le cœur des écoliers, mais dans celui de tous nos compatriotes. Car, malgré la défaite de la France, les intellectuels de ce pays n'ont jamais douté d'elle, de ses possibilités, de son avenir. Nous avons confiance en sa destinée, nous n'avons jamais envisagé qu'elle puisse nous abandonner, et notre conviction, loin d'être sans fondements, s'appuie sur des réalités.

Raisons d'ordre historique d'abord. Ce n'est point la première fois que la France se trouve dans une situation tragique. Presque entièrement envahie au XV^e siècle, ravagée par les Anglais, elle fut jugée perdue, irrémédiablement vouée à la misère et à l'esclavage. Pourtant une jeune paysanne devait, par la seule force de sa foi galvanisant les énergies, arracher à l'envahisseur le sol de la Patrie.

Sous Richelieu, la France aux prises avec les pires difficultés, les surmonte et entre dans une ère de grandeur inconnue jusqu'alors. Et comment oublier les années de la Révolution, où entourée d'ennemis, ayant à faire face à une formidable coalition, elle triomphe à Valmy et reprend le cours de sa glorieuse histoire ?

De la défaite actuelle pas plus que des malheurs du passé, la France ne peut mourir. Le désastre militaire a ranimé la flamme des vertus nationales grâce auxquelles la France renaîtra à une vie nouvelle. Déjà sa prodigieuse vitalité se manifeste dans l'œuvre de reconstruction et

de redressement. Réformes de l'économie, des mœurs, de l'enseignement sont déjà entreprises sur des bases nouvelles qui sont le Travail, la Famille, le Culte du sol natal, et l'on sent que tous, sans arrière-pensée, depuis les hommes d'Etat jusqu'au plus humble paysan, depuis l'île de France jusqu'aux plus lointaines possessions de l'Empire, collaborent à cette œuvre que dirige le Maréchal Pétain, le Grand Soldat, le vainqueur de Verdun.

La France a été vaincue, mais non détruite, elle a été blessée mais reste vaillante. Elle a cédé devant un ennemi supérieur en nombre et déposé les armes pour éviter à ses fils d'inutiles et injustes souffrances. Mais elle reste forte de sa marine qui a héroïquement sauvé Dakar, de son armée coloniale qui veille sur l'Empire. Éliminée trop tôt du combat, elle panse ses blessures, garde la tête haute et se trouve vers l'avenir avec confiance et résolution, prête à affronter de nouvelles luttes, de nouveaux sacrifices.

La sagesse de nos pères nous recommande de ne pas juger un Capitaine ou une nation d'après l'épreuve des armes. La France a connu une défaite militaire, des pertes humaines et matérielles infiniment douloureuses : mais elle n'a pas subi de défaite morale. Elle vivra, elle sera immortelle comme l'a affirmé le Maréchal Pétain. Nous autres, fils d'Annam, formés à son école, initiés à son histoire, bénéficiaires de ses bienfaits devons croire en elle. Serrons-nous autour de son drapeau qui a protégé notre pays contre les vicissitudes que le sort réserve aux peuples faibles, et poursuivons à l'abri de sa tutelle bienveillante le développement de nos forces matérielles, intellectuelles et morales.

Ayons foi en la France !

Le voyage du Gouverneur Général

rites vivants et paroles créatrices

par NGUYÊN-TIÊN-LANG.

Le lundi 26 février 1940, en ma qualité de Secrétaire particulier de S. M. l'Impératrice Nam-Phuong Hoàng-Hâu, j'eus l'avantage d'être l'introducteur auprès de ma Souveraine, de M^{me} DECOUX, et le soir, j'assistais au dîner offert au Palais Kiên-Trung en l'honneur du Chef de l'Escadre des Forces navales françaises d'Extrême-Orient. J'ai gardé le souvenir le plus profond de l'élégante distinction, de la grâce, de l'intelligente bonté de M^{me} Decoux et de la physionomie si ouverte, si lumineuse et à la fois si énergique et grave de l'Amiral.

Après le dîner au Palais, S. M. Bao-Dai et le Chef de l'Escadre eurent un long tête-à-tête dont tous les assistants, à une distance respectueuse, debout dans le grand hall moderne du Kiên-Trung, purent noter l'atmosphère affectueuse et confiante.

Aussi, de même que tous ses actes depuis qu'il a pris le commandement du navire indochinois, furent bien ce que nous attendions de lui, de même, en lisant les paroles constituant le discours que le Gouverneur Général de l'Indochine adressa au Trône le jeudi 17 octobre, au cours du passage de l'Amiral à Hué, je sens combien elles sont bien celles que nous attendions du Représentant de la France et du Chef sage et sagace qui veille sur l'ordre et la prospérité de l'Union indochinoise.

Cérémonies à Hué ! Grâce et majesté ; soleil étincelant sur la Citadelle moussue, les vieux Palais, les rues ombragées ; foule recueillie, les plus humbles restant propres, coquets, dignes, parés, et tant de filles jolies pour lorgner au passage mandarins vieux et jeunes... Mystique solidement enracinée dans la vie vivante ! Oriflammes déployés et drapeaux tricolores, drapeaux impériaux fraternellement unis, claquant au vent ; à côté des soldats français et des gardes de la Garde Indigène formant les piquets d'honneur, les miliciens du Gouvernement impérial, en souquenilles rouges à bordures bleues et les lanciers du Palais, cavaliers vêtus pareillement de rouge, leurs jambes gainées dans des molletières bleues, bien dressés, cambrés, sur leurs selles. Au trot des petits et nerveux chevaux du pays, et tenant bien droit et levant bien haut

chacun, la hampe de son drapeau, leur petit troupe trottine en carré autour de la voiture à fanion tricolore dans laquelle Gouverneur Général et Résident Supérieur sont assis. Cérémonies à Hué ! Petits drapeaux multicolores flottant en grand pavois, sur le cavalier du roi, oriflammes et oriflammes encore, sur les miradors de la Citadelle, ou mêlés aux feuillages, sur les allées ombragées de la Citadelle. Pour le Gouverneur Général et le Résident Supérieur seuls, la porte Ngo-Môn, à triple ouverture, ouvre son entrée centrale. Derrière cette porte, les dernières fleurs de frangipanier se courbent sur les bassins d'eau glauque qui reflètent, avec leur blancheur, le jet hiératique et gris des portiques de bronze. Les éléphants carapaçonnés de broderies s'agenouillent. Les chansons rituelles scandées par la musique annamite s'élevant dans la vaste cour étagée en triple terrasse du Palais Thai-Hoa. Mais dès que la portière de l'auto s'ouvre et qu'apparaît l'éminent visiteur attendu par le Fils du Ciel assis sur son Trône et revêtu de la tunique brodée et du bonnet orné d'or, c'est la fanfare moderne du Palais qui fait entendre l'hymne français, puis l'hymne annamite. Cérémonies à Hué ! Les mandarins en robe et en bonnet archaïques, leur *hôt* levé dans leurs mains jointes, s'alignent aux deux côtés de la Cour, civils à gauche, militaires à droite. Le cortège du Gouverneur s'avance, conduit par S. E. le Ministre des Rites et par le Chef français de la Maison Militaire Impériale. Ce cortège entre dans la salle du Trône. Au dehors, les musiques se taisent. Le silence plane. Et dans la vaste salle aux colonnes et aux murs de pourpre et d'or, s'échangent les paroles qui scellent une politique et tracent les linéaments de l'avenir pour des millions d'hommes...

Oui, ces rites restent vivants par quoi le passé vit dans le présent et y met une fraîcheur de fleur, une douceur de songe, et toute la majesté des siècles d'histoire ! Ces symboles qu'on croit surannés gardent toute leur magie, et nous le savons bien, nous pour qui le Souverain jeune et moderne qui, la veille encore ou il y a seulement une heure venait de nous admettre à sa partie de golf ou d'équitation, redevenait sur ce Trône et dans ses insignes traditionnels, le Demi-Dieu, le Fils du Ciel, l'héritier non seulement des Nguyên, mais de tous les Rois qui en quarante siècles firent l'Annam.

C'est pourquoi les paroles qu'on prononce en de telles circonstances, dans de tels cérémoniaux, dans cette ambiance où l'on sent, aurait-on dit, planer l'âme des morts, ces paroles auront leur retentissement dans tout le pays et dans tous les cœurs ; seront créatrices véritablement, génératrices d'ordre, d'actions mises au service de l'ordre.

**

Il était naguère ou jadis des chefs, qui, influencés inconsciemment peut-être par tant de *responsabilité* donnée à leurs discours, évitaient, aurait-on dit, à y inclure des précisions et des réalités, et s'en tenaient autant qu'ils pouvaient, du vague des formules protocolaires ajoutant des protestations d'amitié sincères sans nul doute, mais qui dans d'autres occasions ont déjà été formulées et se pourraient formuler tout pareillement.

Il appartient à l'Amiral Decoux de s'adresser à Sa Majesté Bao-Dai en des termes contenant tout un programme politique, termes que les anciens Amiraux venant en Cochinchine et ayant à faire la conquête des cœurs, n'auraient pas mieux choisis. Je relis avec un plaisir renouvelé ces paroles en Proconsul.

La réponse de Sa Majesté Bao-Dai est digne de l'interlocution et digne du Souverain équilibré et sage que nous admirons et servons :

« L'amitié franco-annamite s'est révélée dans ces derniers mois plus réelle, et plus vivante que jamais. Elle sera à la hauteur de toutes les épreuves ».

Dans une heure émouvante, ce fut ainsi la politique de Protectorat, respectueuse des cadres et institutions autochtones et de ceux qui les incarnent ou les représentent, qui a été ainsi, à Hué, exaltée, parce que c'est elle qui sert la véritable unité de l'Empire français, unité qui est synthèse et harmonie.

NGUYÊN-TIÊN-LANG.

A SAIGON

Vendredi 18 Octobre.

Il fait beau, l'aérodrome est animé, on attend... Un point noir, puis un grand oiseau blanc qui plane, un instant d'émotion, on pense toujours à la France et aux malles de courrier qui venaient en cinq jours, car c'est le même avion qui gracieusement vient se poser sur l'aérodrome de Tan-son-Nhât, à 9 h. 15.

Les autorités locales s'avancent, le Gouverneur de la Cochinchine en tête, pour accueillir le Chef de la Colonie. L'Amiral descend allégrement de la carlingue, passe en revue un

détachement de la garde civile et des tirailleurs, puis se rend avec sa suite à l'aérogare où M. Lorenzi, Maire de Saigon, lui adresse un excellent discours de bienvenue à la fin duquel deux gracieuses Saigonnaises remettent à M^{me} Decoux de magnifiques gerbes de fleurs.

Le cortège s'ébranle, gagne la ville, la traverse. L'Amiral passe en revue les troupes de l'armée et de la marine massés boulevard Norodom, puis entre au Palais du Gouvernement Général.

La journée sera bien remplie, peu après commence la réception des autorités et corps constitués présentés par le Gouverneur de la Cochinchine.

L'Amiral retient pendant quelques instants les Chefs de province pour s'entretenir avec eux.

Après avoir été l'hôte à un déjeuner intime du Gouverneur de la Cochinchine, l'Amiral Decoux reçoit en audience particulière M. Veber, le Général de Rendinger et le Contre-Amiral Terraux.

A 17 h. 30, le Gouverneur Général et M^{me} Decoux offrent un thé auquel sont conviées les plus hautes personnalités de Saigon.

**

Samedi 19 Octobre.

Dès 8 heures du matin, l'Amiral Decoux expose aux Représentants de la Presse saigonaise réunis en conférence ses vues sur les rapports que doivent avoir les journaux et l'Administration — la presse et la censure doivent avoir le sentiment de collaborer à une œuvre commune, l'unité et la rénovation françaises en Indochine — puis fait un tour d'horizon de la situation de la Colonie.

A 10 h. 45, l'Amiral se rend à la Chambre de Commerce où une réception est organisée en son honneur. Le Président Ardin prononce une allocution dans laquelle il expose les aspects de la situation commerciale de la Colonie qui demandent une solution urgente : « Car il est nécessaire de maintenir, voire même d'intensifier les courants d'échange avec les marchés qui nous entourent ». Le Gouverneur Général remercie M. Ardin et assure l'Assemblée qu'il cherchera à résoudre au mieux des problèmes qui se posent en adaptant courageusement sa politique aux circonstances dans les cadres de la réalité.

Après un déjeuner officiel offert par le Gouverneur de la Cochinchine et M^{me} Veber, l'Amiral consacre son après-midi à des audiences, puis à une conférence relative aux questions intéressant la Marine marchande.

A 20 heures, M. le Gouverneur Général et M^{me} Decoux offrent un dîner officiel.

AU CAMBODGE

Dimanche 20 Octobre.

L'Amiral Decoux part avec sa suite au Cambodge par la route. Bref arrêt à Soai-riêng où M. Virgitti, Résident, lui présente les fonctionnaires et notabilités du centre.

Le Gouverneur Général est salué à Neak-Luong par M. Nicolas, Résident de Prey-Veng et par M. Gauthier, Résident de Kandal.

Le cortège a été accueilli à la frontière du Cambodge par M. Thibaudeau, Résident Supérieur et par son S. A. R. le Krom Khun Visotty Katteyavong Suramarith, Ministre de l'Agriculture du Cambodge.

A son arrivée à Phnom-penh, l'Amiral passe en revue les troupes de la garnison et de la Garde Indigène et se rend à la Résidence Supérieure où il s'entretient avec les Ministres du Gouvernement cambodgien avant de se faire présenter les représentants des corps constitués et les personnalités de la Capitale. Au cours de cette présentation, M. Thibaudeau remercie le Chef de la Colonie « d'avoir su préserver avec maîtrise et noblesse, l'honneur aussi bien que les intérêts de la France d'Asie ».

L'Amiral souligne dans sa réponse tout l'intérêt que présente pour lui son trop bref séjour au Cambodge, pays dans lequel le maintien de ses caractères originaux a renforcé la cohésion du Cambodge avec les autres pays de l'Union sous l'égide de la France.

Puis le Gouverneur Général se rend au Palais Royal où l'attend Sa Majesté Sisowath Monivong entourée des hauts mandarins du Royaume. Il y prononce un discours où il est question notamment du parfait loyalisme du peuple cambodgien, de son calme, de sa discipline, de son union. « Comment vos sujets, Sire, ne seraient-ils pas sensibles au noble exemple de leur vénéré monarque, qui a voulu que deux fils bien-aimés, Leurs Altesses Royales les Princes Moni-

reth et Monivong servent comme officiers dans l'Armée française où le Maréchal Pétain les a maintenus malgré la cessation des hostilités ».

S. M. le Roi du Cambodge remercie et demande au Gouverneur Général « d'assurer le Maréchal de France de son profond attachement et du dévouement sans réserves de nous-mêmes et de notre peuple à notre commune patrie, la France ».

A la fin de la matinée, le Roi du Cambodge rend sa visite au Gouverneur Général à l'hôtel de la Résidence Supérieure.

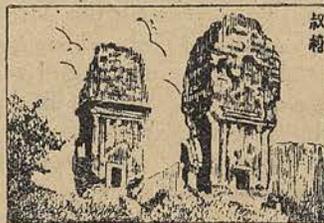
Un déjeuner officiel est offert par le Résident Supérieur et M^{me} Thibaudeau et des audiences particulières sont données l'après-midi par l'Amiral.

M^{me} Decoux, de son côté, visita dans la matinée le Comité de la Croix Rouge et les œuvres de protection de l'enfance eurasiennne auxquelles elle fit des dons.

Le Gouverneur Général quitte Phnom-penh à 17 heures.

Lundi 21 Octobre.

A 7 heures du matin, le Gouverneur Général est reparti avec sa suite par l'avion d'Air-France qui l'avait amené. Le Gouverneur de la Cochinchine, le Général de Rendinger, le Contre-Amiral Terraux et toutes les personnalités de la ville ont salué le Chef de la Colonie à son départ. Un peu plus de quatre heures plus tard, après avoir survolé les cinq pays de l'Union, l'appareil arrivait sur Hanoi. Grâce à l'avion, le Gouverneur Général avait pu en quelques jours traverser de bout en bout l'Indochine, et, avec vraiment un minimum de temps perdu, rendre à deux Souverains des visites solennelles, et prendre une multitude de ces contacts directs où l'on apprend tant de choses qui ne se trouvent pas dans les papiers.



LA ROUTE DE BIRMANIE

par M. P. BOUDET.

La route de Birmanie a été rouverte le 18 octobre ; quelques jours après les avions japonais la bombardaient ! D'abord considérée comme une sortie secondaire, une porte de secours de l'arrière-Chine, elle est devenue d'une actualité brûlante et d'une importance vitale pour le ravitaillement chinois depuis la fermeture de la liaison Haiphong-Kunming.

L'idée de relier les hautes vallées des grands fleuves indochinois à la mer n'est pas nouvelle : c'est elle qui a déterminé l'exploration de Doudart de Lagrée et de Francis Garnier, puis l'expédition de Jean Dupuis ; la création du chemin de fer de Haiphong à Yunnanfou en a été une conséquence pratique, la connaissance des rapides violents des grands fleuves dans les hautes vallées ayant montré que la liaison naturelle par voie fluviale n'était guère utilisable.

Et en même temps, comme contre-partie commerciale et politique de cette création ferroviaire, s'est présenté à l'esprit le projet de réunir les hauts plateaux yunnanais à la Birmanie.

Si le chemin de fer Rangoon-Yunnanfou, — dont la création a été envisagée dès 1863 par Sir Mac-Donald Stephenson, le créateur du premier chemin de fer des Indes, — n'a pas été construit, c'est que les difficultés sont apparues presque insurmontables pour franchir ces vallées ; en effet, le simple examen d'une carte, carte sommaire de ces régions, jusqu'à hier inconnues, montre pourquoi, pendant si longtemps, ce projet et même celui de la création d'une route, moins onéreuse et d'entretien plus facile, a été considéré comme une réalisation impossible.

Pour que les trois masses fluviales que représentent le Mékong, la Salouén et l'Irraouadi, roulent parallèlement leurs volumes monstrueux sans se joindre, il faut que les seuils rocheux sur lesquels ils se heurtent soient extrêmement durs pour avoir résisté à la pression de leurs eaux, comme les arêtes montagneuses doivent être très élevées pour les séparer aussi brutalement dans cette partie du

globe où la précipitation atmosphérique est la plus abondante (520 millimètres répartis sur quatre mois seulement), et quiconque connaît le régime des pluies de la presque île indochinoise peut comprendre également cet autre obstacle que présentent les crues subites et violentes qui s'étalent jusqu'à des niveaux élevés et entraînent à leur suite éboulements et glissements de terrains.

Qu'on ajoute à ces hautes montagnes, ces gorges profondes, ces fleuves énormes, les forêts pleines de fauves, les vents terrifiants, le froid, la malaria, on imaginera aisément quelle barrière infranchissable présente le Sud-Ouest de la Chine, qu'affrontaient seuls, — attirés par l'appât d'un bénéfice certain qu'imposaient des nécessités commerciales impérieuses, — des Chinois hardis, demi-brigands, demi-contrebandiers, qui franchissaient les pistes difficiles, en longues caravanes atteignant parfois deux mille chevaux de file.

Rares, très rares, sont les Européens qui se sont hasardés dans ces pays depuis l'époque lointaine de la traversée de la « Frontière des Tempêtes », à la fin du XIII^e siècle par Marco Polo. Stephenson a étudié le côté birman avec l'idée qu'il n'est jamais prématuré de prendre une initiative d'où peut découler un grand développement commercial ; Francis Garnier n'a pu dépasser Tali, ni atteindre la Salouén, les membres de son expédition étant épuisés par les fatigues et les privations de leur longue et pénible remontée du Mékong. Deux jeunes Français, l'an dernier, André Guibaut et Liotard, sont passés à Hanoi, se dirigeant vers ces vallées inconnues...

La guerre sino-japonaise, en repoussant la capitale chinoise, à plus de 2.000 kilomètres de la mer, à Chung-king, sur le Yantzé, dans le Setchouen, a rendu plus impérieuse la réalisation d'une route accessible aux transports automobiles, et cela au moment même où l'invasion et la triple révolution politique, sociale et économique dans laquelle se débattait la Chine, rendaient plus difficile encore l'exécution d'un projet devant lequel tous, depuis des années, avaient longuement hésité.

Depuis des siècles, deux pistes étaient déjà utilisées entre Mandalay et Kunming (l'ancien Yunnanfou) ; l'une passait par Bhamo et la vallée de la Taping ; l'autre plus au Sud, empruntait la vallée de la Nanting, passant ensuite par Lashio et Sipau, l'une et l'autre d'un pittoresque intense et d'une grande difficulté.

La première qui semblerait devoir être d'un meilleur rendement commercial, parce que traversant le centre important de Teng-yué, avait fait l'objet d'un projet anglais de voie ferrée légère, en 1907. Mais si un million de livres semblait nécessaire pour exécuter les 195 kilomètres séparant Bhamo de Teng-yué en empruntant la rive sud de la Taping sans grandes difficultés techniques, il n'en était pas de même pour les 600 kilomètres au delà de Teng-yué vers Yunnanfou qui ont paru impossibles à franchir.

Renonçant à ce projet, quand il a été question d'une route pratique, c'est donc la piste de Lashio, plus aisée de construction, en évitant la vallée de la Shewi, qui a été utilisée et depuis 1939, cars et camions circulent au-dessus des nuages, sur une route étonnante faite pour les transports modernes.

La guerre montrant que la lourde charge du transport international devrait emprunter cette voie, — et cela est encore plus vrai depuis que l'Indochine a fermé la frontière sino-indochinoise et interrompu le trafic avec le Yunnan par Laokay, la Chine a dépensé douze millions de piastres pour faire de cette voie une route solide, praticable en toutes saisons ; tout au plus, peut-on envisager qu'elle pourrait être occasionnellement fermée quelques jours de suite en cas de glissements ou d'éboulements de terrains.

La route dans le Yunnan a été la partie la plus difficile à établir néanmoins : ingénieurs et coolies chinois ont construit en neuf mois plus de 950 kilomètres dans un pays hostile, avec de brusques dénivellations, véritables montagnes russes descendant en certains endroits d'un col à 2.450 mètres, à 1.200 mètres sur un pont qui traverse dans une gorge étroite, une rivière bouillonnante, pour remonter ensuite à 2.300 mètres.

C'est en 1922 que le Maréchal Tang-ki-Yao fit commencer le tronçon Yunnanfou-Tali et si, en 1935, il y avait des solutions de continuité en divers points et si la plupart des ponts manquaient encore, la route de Birmanie était virtuellement achevée, route toutefois utilisable une partie de l'année seulement. Déjà, en 1938, la section la plus ancienne de Sia-Kouan à Kunming était parcourue par des cars rayés noirs et blancs plus confortables, avec leurs

sièges tournés vers l'avant, que les autobus ordinaires circulant habituellement en Chine.

Cette route, ouverte depuis près de deux ans, ou plus exactement utilisable depuis cette époque, est une réussite ; elle a été parcourue par de simples voyageurs et par de lourds transports commerciaux ; elle représente plus de 2.400 kilomètres et ceux qui l'ont empruntée considèrent qu'on y peut rouler à plus de 30 kilomètres à l'heure sans danger.

En fin 1938, un Anglais et trois Chinois ont pu se rendre dans une voiture de tourisme de Rangoon à Kunming en une semaine de voyage facile ; évidemment dans la zone chinoise, les relais d'essence étaient rares, mais la « Société chinoise de transports du Sud-Ouest » apporta à ces voyageurs une aide appréciable ; des plans de bungalows bien équipés étaient à l'étude et l'hôtel de Sia-Kouan déjà ouvert par « l'Administration des routes de Chine — Haute-Birmanie » était d'une grande propreté et d'un confort comparable à celui d'un camp de tourisme aux U. S. A., lit-on dans le « China Journal » (1). Il y a près de deux ans de cela et les Chinois ont employé ce temps à l'amélioration de la route, et en particulier à l'installation de postes d'essence indispensable pour assurer les transports de toute espèce qui sont d'une importance vitale pour le pays.

Impraticable à la saison des pluies la première année, abîmée par les pluies torrentielles de l'été, glaciale l'hiver dès 2.000 mètres dans la région magnifique de Pao-chau, entre la Salouen et le Mékong, 20.000 coolies amenés de l'intérieur dans ces régions inhospitalières, furent occupés à la mise en état de la route dès janvier 1939, ce qui a permis, en saison sèche 1940, de la parcourir à grande vitesse.

Les moyens de transports ont rapidement évolué depuis un demi-siècle, mais si l'avion peut couvrir, en dix heures, la distance Rangoon-Chungking, passant au-dessus de jungles et de forêts jugées jusque là inabordables, le hua-kan, cette espèce de hamac transportant le voyageur couché sur le dos, les pieds vaguement accrochés à un barreau de bambou mouvant, qui, s'il permettait de jouir du paysage, lassait vite, était le principal véhicule il y a quelques mois encore. Deux jeunes Américaines (2), venues par des moyens de fortune de

(1) Nous devons un certain nombre de détails précis à l'intéressant article de C. A. Middleton Smith : *The road from Burma to China*, in *The China Journal*, vol. XXXII, mai 1940, pp. 190-197.

(2) Ruth Earnshaw Lo : *Nine hops to Hongkong*, *ibid.* vol. XXXII, janvier 1940, pp. 18-24.

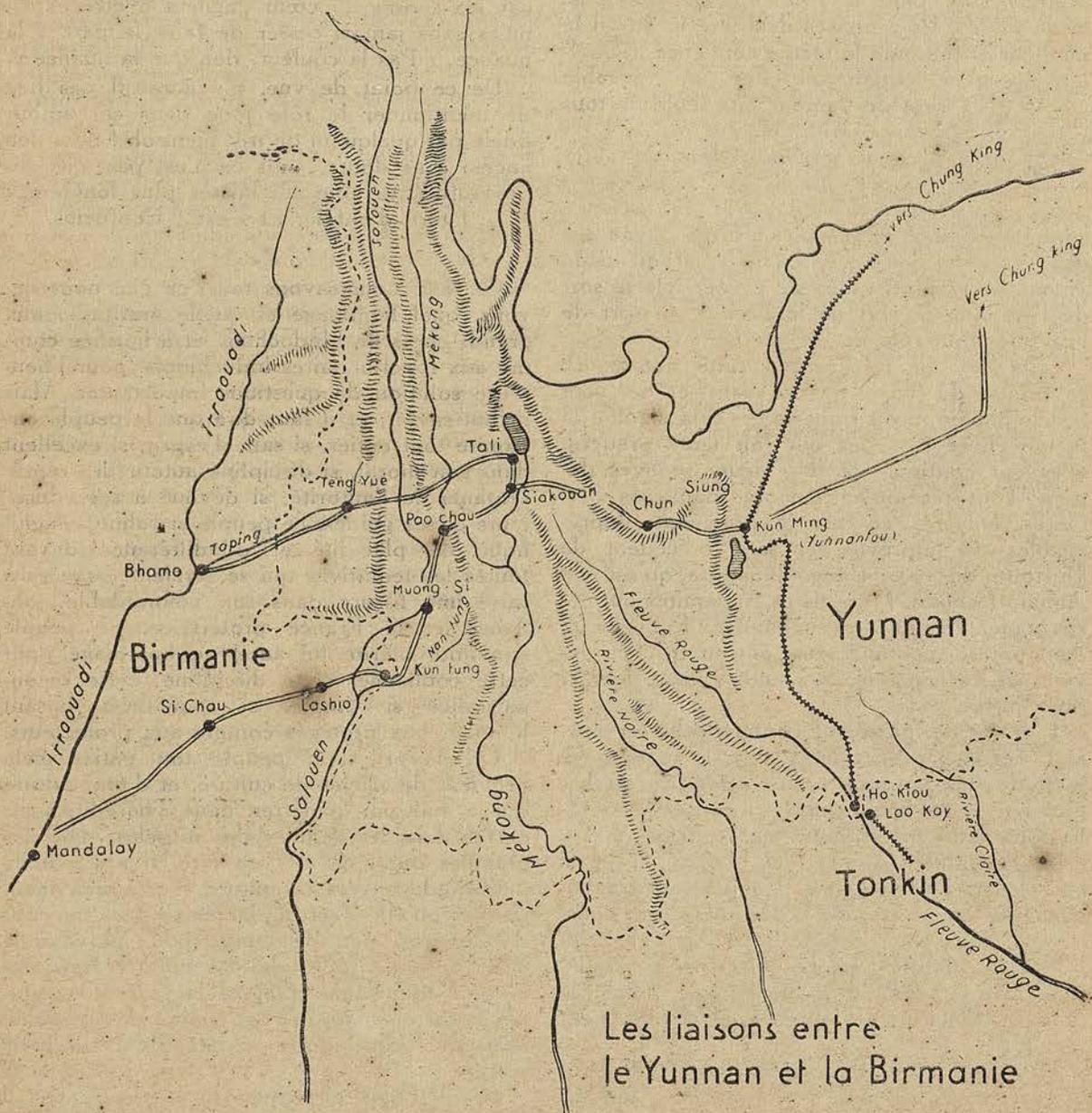
l'arrière-pays de Tali, constataient en 1939, l'important commerce d'une antique cité comme Tali avec ses deux foires annuelles, celle de plantes officinales au printemps, celle de chevaux à l'automne, ou de centres comme Siakouan ou Tsou-hioug. Entre ces deux villes de lourds camions en grand nombre suivaient une route qui s'élève à plus de 3.160 mètres ; des marchandises en stocks et des voyageurs en foule attendaient l'arrivée de cars trop peu nombreux, témoignant du succès de la nouvelle route.

Depuis la fermeture de la voie Haiphong-Yunnanfou, tout le trafic vers la Chine centrale devra emprunter la route de Birmanie... si toute-

fois les avions japonais n'y mettent pas obstacle. Et plus tard peut-être, quand la paix sera rétablie, elle se doublera d'une voie ferrée, car selon la boutade d'un expert critiquant le projet Stephenson : « s'il y a des actionnaires assez fous pour verser l'argent, il y aura toujours un ingénieur pour le dépenser » et les deux ports de Haiphong et Rangoon deviendront les débouchés de cette lointaine Chine centrale qui apparaissait immuable dans son isolement (3).

M.-P. BOUDET.

(3) Les photos reproduites pages X et XI ont été empruntées aux deux articles ci-dessus.



Les liaisons entre le Yunnan et la Birmanie

LE SECRET D'UN AMOUR OU "FRANCE ET ANNAM"

par NGUYÈN-TIÈN-LANG.

Le 20 juin, nous écrivions, d'un village de ce Khanh-hoà, au cours d'une tournée (1) :

« Dans les coins les plus reculés de l'Empire d'Annam, chaque fois qu'il se trouve quelqu'un qui puisse mesurer l'importance des nouvelles qui parviennent, ce « quelqu'un » est de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa foi, pour la France... Des paysans, de la masse, les réponses dénotent le moral le meilleur et toujours la même confiance... Quelles épreuves entameront-elles un véritable amour ? Et c'est de l'amour que seule de tous les pays, la France, sait inspirer. »

Quelques jours auparavant, dans un autre article, nous notions que le « bloc franco-annamite » est une réalité, que la « conscience commune franco-annamite s'affirme davantage dans ces moments d'épreuves », et qu'aucun Annamite n'aurait l'idée de penser que le sort de l'Annam, le sort de la France, le sort de l'Empire, tout cela ne fût pas un.

Cette foi en la France, cette conscience commune du pays qui se sent et se veut franco-annamite ou français — cela signifie la même chose — elles ont fait leurs preuves, elles ont continué de faire leurs preuves depuis. Tout récemment encore, dans ces dernières semaines, en face d'événements imprévisibles ou imprévus, et sans précédent de l'histoire du pays franco-annamite qu'est cet Annam français, Français et Annamites ont été spontanément unis et unanimes. Français et Annamites, spontanément, ont su trouver devant les événements, la réaction juste, les actions justes.

L'orage est passé, et comme cela est normal, certains esprits dont c'est le métier, — je parle des journalistes, occasionnels ou habituels, — ont maintenant à exposer leurs réflexions, leurs méditations, sur ce passé récent. « La littérature, disait Paul Souday, c'est la conscience de l'univers ». Cet univers franco-annamite donne son reflet, le reflet de sa conscience, dans des déclarations d'écrivains ; et il est tout naturel que ce soit, parmi ceux-ci, les écrivains annamites de langue française dont les idées ou les propos, nous retiennent d'abord.

De quoi s'agit-il, comme disait Foch ? D'analyser en somme le secret d'un amour,

d'un grand et solide amour, que l'adversité n'a fait que rendre plus fervent, plus inébranlablement fidèle : l'amour des Annamites pour la France.

Je voudrais qu'on n'en parle, de ce secret, qu'avec beaucoup de circonspection, de tact, car les choses du cœur gagnent à être exprimées sans jamais cesser de faire la part à la nuance. « Pas la couleur, rien que la nuance ».

De ce point de vue, n'y aurait-il pas lieu de mentionner le rôle joué dans cet amour fidèle par quelqu'un de très bien, oh ! d'un peu ancien sans doute, mais ce n'est pas une raison suffisante pour lui laisser plus longtemps faire figure d'oublié. Et c'est... Confucius.

On sait, nous savons tous, ce que nous devons, quel hommage et quelle gratitude, aux grands chefs de l'Indochine, et à l'armée comme aux fonctionnaires indochinois, pour l'heureuse solution de questions importantes. Mais il faut savoir, et il faut dire que le peuple annamite tout entier, si sain d'esprit, si excellent dans son moral, si discipliné autour des représentants de l'autorité, si dévoué à ses éducateurs et ses guides, ce peuple si calme, magnifique de placidité et d'indifférence devant toutes les tentatives qui se seraient essayées à faire une fissure dans son inébranlable confiance en la France protectrice, ce peuple annamite mérite lui aussi un hommage pour cette confiance, cette discipline, cette reconnaissance si simple, si spontanée, faisant honneur aux protégés comme aux protecteurs.

Or, l'esprit d'un peuple tout entier, cela provient de siècles de culture, et d'une culture qui a fini par pénétrer dans l'hérédité, par entrer dans les cellules des muscles, dans les globules du sang, si j'ose dire. Il n'y a nulle ingratitude envers la culture française à mentionner qu'elle s'est implantée dans notre pays depuis trop peu de temps pour parvenir à cette emprise profonde. La culture française nous a donné une élite, en laquelle nous plaçons surtout, jusqu'à présent, des espoirs. Mais que sait-il notre peuple, de cette belle culture ?

Ce qu'il sait, c'est que grâce à la France, il a toujours vécu dans une atmosphère de paix et de tranquillité. Celle-ci est due à l'adminis-

(1) Dans la *Patrie Annamite*.

tration tutélaire du Protectorat. Et le peuple a vu aussi la science française, dans les organisations du Protectorat, dominer progressivement et sous différentes formes, la nature hostile pour donner à la terre et aux hommes plus de richesse, plus de prospérité, pour faire régner dans le pays une vie meilleure. Le peuple a ainsi pris contact avec la science française, si la culture française lui est restée assez lointaine encore, et si la sensibilité ne vibre qu'à certains ordres de choses qui font partie de la culture annamite, cette culture que M. Duong-quang-Hàm, mon maître, a montrée, dans ces colonnes mêmes, rénovée par la France.

Et c'est pourquoi Confucius mérite de ne pas être oublié parmi les auteurs du beau, du réconfortant état de choses que nous analysons, de l'union reconnaissante et indestructible d'un peuple avec le peuple conducteur et éducateur.

**

Nous autres, intellectuels, notre foi en la France peut se raisonner, notre amour pour elle, dire son nom et ses raisons. Mais de nos chers et bons « nhà-quê » dont il est de notre devoir d'admirer bien haut le bon moral, l'esprit est fait de l'héritage ancestral, et donc, de confucianisme en grande partie.

Que la grande ombre du sage me pardonne ! il me faut l'évoquer aujourd'hui, moi qui n'ai connu de ses leçons que ce qu'on peut en connaître à travers les enseignements des traducteurs et des commentateurs français, et à travers les dires et les conseils de mon père et de quelques-uns de mes maîtres !

C'est Confucius et sa doctrine qui, à travers les générations, a doté le paysan annamite de son sens de la discipline, conséquence du sens de la hiérarchie sociale ; de son sens de la reconnaissance pour le maître, placé à égalité avec le père ; de son sens moral enfin.

L'Annamite de la rizière, l'Annamite de l'atelier, s'il ne retirait ses préceptes d'action que des journaux ou des on-dits du moment présent, il y aurait eu lieu de veiller sur lui bien des fois ! Mais l'ombre de Confucius plane, de la frontière de Chine à la pointe de Camau, sans qu'on le sache, et même en dépit de certains qui renient cette présence morale réelle. Et c'est pourquoi tout a été si calme et si digne dans le paysannat, dans les masses. Et c'est pourquoi l'autorité n'a jamais cessé d'être respectée, écoutée, servie religieusement. Et c'est pourquoi les Français, qui sont ici nos guides, nos éducateurs, c'est-à-dire nos maîtres, n'auront à craindre aucune ingratitude.

Voilà notre impression. Elle est strictement personnelle. Nous la donnons pour ce qu'elle vaut. Nous la donnons en toute bonne foi ;

c'est la meilleure façon de servir la culture française que de montrer que cette culture ne nous a jamais demandé la partialité, fut-ce en sa propre faveur, et qu'au contraire, elle nous aide à mieux prendre conscience de ce qui reste précieux dans l'héritage de nos pères.

**

Le secret du grand, du bel amour de l'Annam pour la France, il serait donc, selon nous, dans la compréhension mutuelle, il serait dans le fait que la France sait réserver la part de notre personnalité nationale et ethnique. La France est, sans aucun doute, la seule nation du monde qui sache faire ainsi de la compréhension et du respect de l'individualité des races colonisées, une doctrine de colonisation.

Et c'est pourquoi notre cœur est à elle, le cœur de l'Annam est à elle !

La France est la seule nation du monde qui vienne, aux peuples qu'elle a mis sous sa protection, en leur suggérant, en leur conseillant elle-même de ne pas renier sa propre histoire, ses traditions, son patriotisme spirituel.

En vérité, je vous dis, s'il est des gens qui souhaitent trouver dans l'être qu'ils aiment et à qui ils associent leur vie, un simple reflet pâlot de leur propre image, une étroite imitation, une servile copie de ce qu'ils sont eux-mêmes, il en est bien d'autres, en revanche, qui préfèrent donner leurs soins et leur tendresse dévouée à un être doué de vraie personnalité, à un caractère marquant, à une âme. La France n'est pas pour rien le pays qui s'y connaît le mieux au sentiment de l'amour ! Entre les deux façons d'aimer, elle a choisi. Et c'est la raison qui, je crois bien, fait de ce ménage France et Annam un si bon ménage et un ménage que nul pouvoir au monde ne désagrègera (1).

NGUYEN-TIEN-LANG.

(1) Et c'est pourquoi il faut penser que notre camarade Lê-tai-Truong et notre chère revue *Indochine*, ont récemment laissé passer un simple lapsus, en qualifiant de *rhéteurs*, ceux qui disent à la jeunesse annamite tournée vers la culture française : Et votre propre pays ? Mais non, ceux-là ne sont pas des rhéteurs, puisque Truong écrit quelques lignes plus loin des Annamites : « Nous sommes un peuple... à qui suffit bien peu de chose pour être heureux : santé du corps, tranquillité de la conscience, paix avec les voisins, les traditions et les ancêtres ». Après avoir analysé les ressemblances entre le paysan français et le paysan annamite, « deux peuples, évidemment, et deux cultures ».

Et non ! il n'entre nulle « rhétorique » dans le fait tout en aimant la France, de rappeler aux Annamites l'existence, au moins spirituelle et morale, de ce vieux Viêt-Nam ! Cela n'a pas échappé à Jean Saumont ni à notre maître Duong-quang-Hàm, l'un publiant, l'autre écrivant dans le numéro 1 de *Indochine* : « La culture annamite, rénovée par la culture française, constituera la meilleure preuve de la vitalité de l'une comme de la fécondité de l'autre ».

(N.-t.-L.)

LE DEVOIR PRÉSENT

par LÊ-TAI-TRUONG.

Le conflit gigantesque, qui ébranle en ce moment le monde civilisé jusque dans ses plus solides assises, en dehors des ruines qu'il accumule, aura eu pour effet d'assurer une large prépondérance aux problèmes d'ordre concret. Nous n'entendons point, par là, que les temps que nous vivons consacrent définitivement le triomphe de la matière sur l'esprit : *primum vivere*, disaient déjà les Latins, et la philosophie n'est pas morte. Mais nulle époque, plus que la nôtre, n'aura été possédée par cette hantise de la force matérielle : on ne parle plus de la vertu des nombres, mais de l'éloquence des chiffres. Ce qui commande, ce sont maintenant les nécessités économiques, qui souvent s'affirment les armes à la main.

Rien ne sert, bien entendu, de récriminer contre ces exigences des temps nouveaux. En un sens d'ailleurs, elles ont contribué à remettre à leur vraie place, des valeurs morales qui n'auraient jamais dû être négligées, comme le travail, l'économie et l'amour de l'ordre. Les espoirs chimériques, que le machinisme avait fait naître à ses débuts, surtout cet avènement d'un monde édénique, où les loisirs et la richesse seraient le lot de tous, on peut les regretter dès à présent : ils ne sont plus ! Les temps à venir ne proposent aux hommes que des tâches chaque jour plus rudes ; aux peuples de s'adapter, s'ils veulent vivre et se maintenir. Cette adaptation, voilà, pour notre peuple surtout, le premier et le plus urgent des devoirs. Les élans du cœur, et aussi, peut-être, le besoin de justifier une généreuse confiance en l'avenir de la race, nous ont souvent conduit à exagérer nos facultés et nos aptitudes ; il ne sert à rien, pourtant, de se dissimuler ses propres faiblesses, et ce n'est pas faire œuvre impie que de ramener un potentiel national à ses justes proportions.

La question qui se pose est de savoir quels sont, devant les conjonctures actuelles, exactement nos moyens et nos forces. Nul ne contestera nos dons de réceptivité, mais le progrès ne suppose-t-il pas un constant effort créateur, bien plus que l'imitation des formules toutes faites ? Quatre mille ans d'influence culturelle chinoise et de civilisation contemplative constituent pour nous, à cet égard, un handicap plutôt lourd. La religion confucéenne manque de dynamisme. Pendant des siècles, toute notre activité spirituelle a été dominée par l'enseignement du *Tchoung Young* dont le passage suivant nous paraît exprimer l'essence : « L'équilibre est l'origine, l'harmonie, la loi générale de tous les changements qui se produisent dans l'Univers ». Equilibre, harmonie : c'est cette vision idéaliste du monde qui inspire toute la doctrine de Confucius ; nous voyons aujourd'hui à quel point elle s'oppose à la conception occidentale du *struggle for life*, d'un Univers sans cesse tourmenté par les forces de la vie et de la destruction, et qui s'achemine vers l'anéantissement.

Tandis que la doctrine des lettrés inculquait ainsi à notre élite studieuse sa sagesse dogmatique, les croyances bouddhiques prêchaient le détachement d'un monde où tout n'est que passage, avatar, illusion. Ainsi s'est façonnée, pendant des millénaires, l'âme de notre peuple. N'oublions pas, d'autre part, l'influence du milieu. La Nature, cette Nature dont Confucius nous enseignait qu'elle était la Voie, n'a pas dans notre pays de ces rigueurs qui font les hommes rudes. Elle n'enseigne ici que la patience, source d'espoir. Habités aux luttes pacifiques, dans lesquelles l'homme subit les éléments plus qu'il ne les domine, nous ignorons la griserie de la force. Nous ne sommes pas un peuple de conquérants — la flamme haute et fière dont brûlèrent nos héros les plus

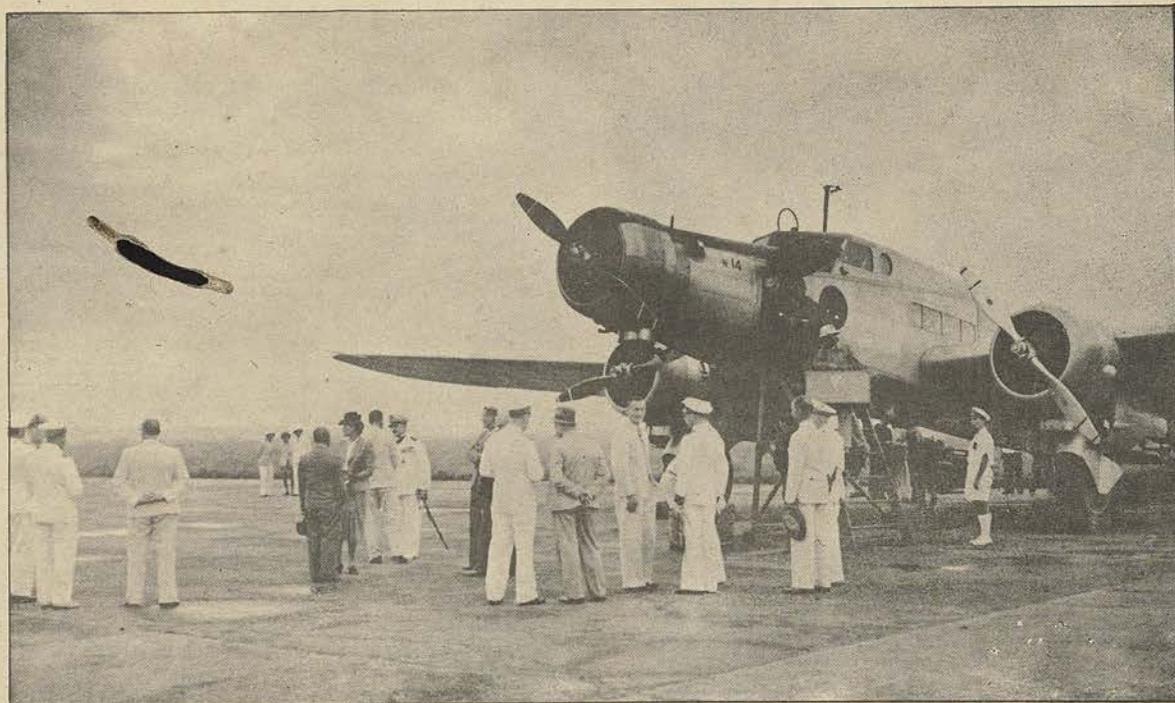
purs, n'a pas été souvent ravivée au cours de notre histoire — mais plutôt un peuple de rêveurs, doux et inoffensifs, qui trouvent dans le rêve l'exutoire idéal de tous les projets d'évasion... Un peuple de philosophes, sur qui les événements laissent rarement une empreinte durable. Nos plus gros défauts viennent de là : imprévoyance, insouciance, aversion pour tout effort non indispensable, défiance à l'égard de ce qui sort de la norme et des cadres traditionnels.

C'est avec un tel bagage pourtant que nous sommes entrés dans le vingtième siècle. Qui donc, plus que nous, est responsable de la lenteur de notre évolution ? Un regard du côté de la Chine démontre que nous n'aurions pas profité davantage du meilleur des sorts politiques. Rien ne permet d'affirmer d'ailleurs que, livrés à nous-mêmes, nous n'eussions pas été absorbés par notre grande voisine du Nord : déjà, sous nos anciens Empereurs, les Chinois suzerains ne nous laissaient que les activités les moins productrices. Jamais nous n'aurions pu remonter le courant : plus industriels, plus tenaces, plus économes que nous-mêmes, acceptant tous les métiers, ils eussent conquis notre pays de la façon la plus pacifique, et la plus complète aussi : par une éviction lente de ses habitants, résultat d'une concurrence de tous les instants et dans tous les domaines.

Ce ne sont là, certes, que des suppositions mais qui prennent toute leur valeur dans un monde devenu, selon une expression saisissante, féroce pour les faibles. Ayons le courage de dire que nous ne sommes pas encore prêts pour de telles luttes. Le devoir de chacun de nous est donc de préparer l'avenir, non pas dans l'impatience, mais avec calme et résolution. Nous aurons à renoncer à certaines habitudes de pensée, et peut-être aussi à certaine sagesse. C'est ici qu'il faut rompre avec les disciplines anciennes, pour nous en forger de nouvelles : goût de l'initiative, sens des responsabilités, amour du risque et un peu de l'aventure. Nous avons à apprendre la hardiesse, tandis qu'une tension continue de tout notre être, dans l'effort quotidien, doit devenir notre règle de vie. Voilà la morale des temps modernes : renouvelée des mœurs spartiates, elle exige que l'on se donne entièrement à sa tâche, elle commande les privations et le sacrifice, elle condamne la jouissance et même le repos. Aux obligations purement morales, elle ajoute des devoirs qu'on pourrait appeler économiques : chacun doit apporter sa contribution à la richesse collective, chacun doit produire et accroître sans cesse son rendement personnel.

Notre génération, on le voit, se trouve en face d'un lourd fardeau. Il faut espérer qu'elle saura le porter sans défaillance, car il y va de la conservation de notre peuple. Mais il faut dire aussi qu'une pareille tâche ne saurait s'épanouir que dans la paix et la concorde, qui sont les conditions essentielles de tout travail constructif. Dans cette œuvre de redressement national, nous n'aurons d'ailleurs qu'à nous inspirer d'un grand exemple : celui que la France donne en ce moment à son Empire et au monde. Déjà, l'étranger ne s'étonne-t-il pas de la voir si unie malgré la défaite, alors que certains s'attendaient peut-être à son déchirement ? Le mythe d'Antée, elle le renouvelle, mais à des fins si nobles, et avec quelle grandeur ! Comme elle, notre peuple trouvera le secret de sa vigueur future, dans une utilisation plus complète et plus rationnelle de toutes ses énergies et de toutes ses ressources. Liés à elle par nos affinités et par notre destin, c'est en elle que nous voyons le fondement de notre espoir. Car nous en avons la certitude : la France n'est pas près de passer le flambeau.

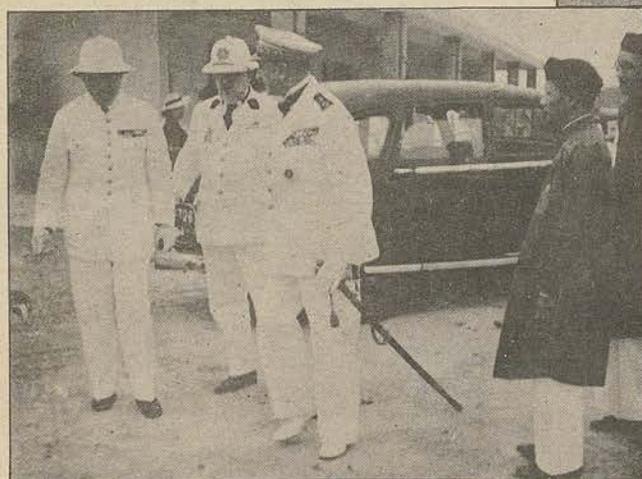
LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL



↑
A Bach-Mai,
avant le départ

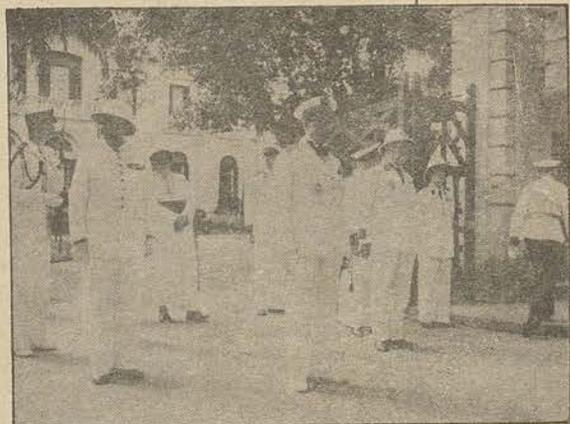
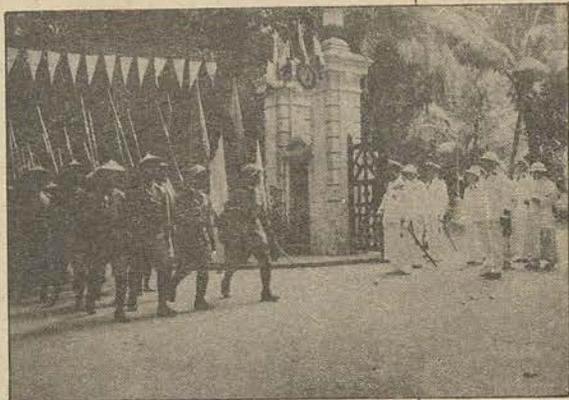
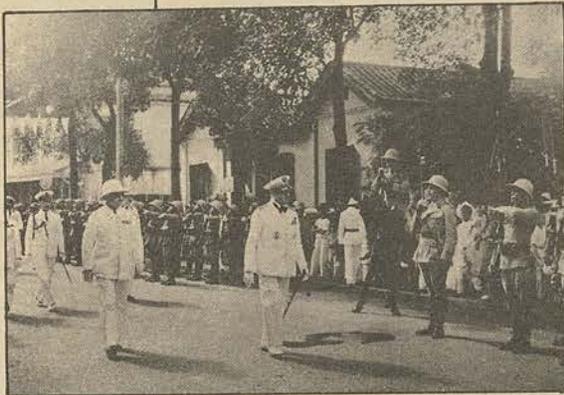
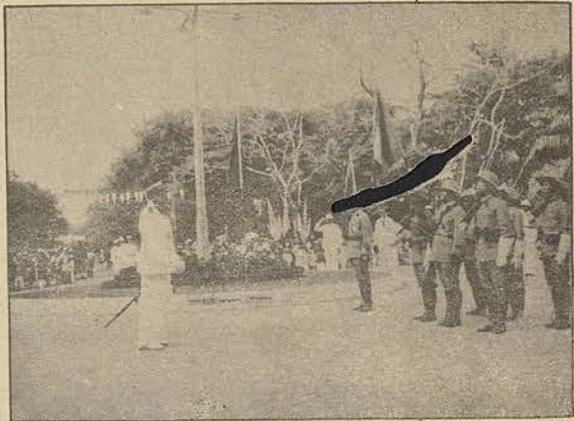


→
A l'arrivée,
à Phu-Bai (Huê)



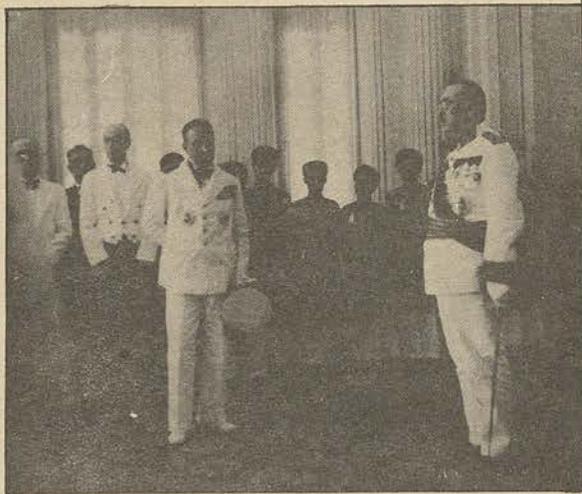
Ci-contre. — L'Amiral DECOUX s'entretient avec M. GRAFFEUIL et avec le général BOURDEAU. (A droite : LL. EE. THAI-VAN-TOAN et PHAM-QUYNH).

LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

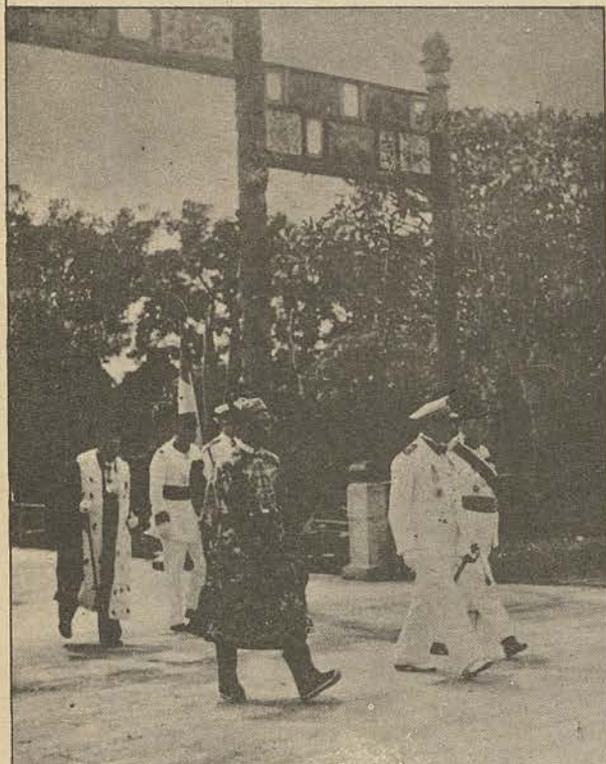


HUÉ. — La Revue des Troupes.

LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL



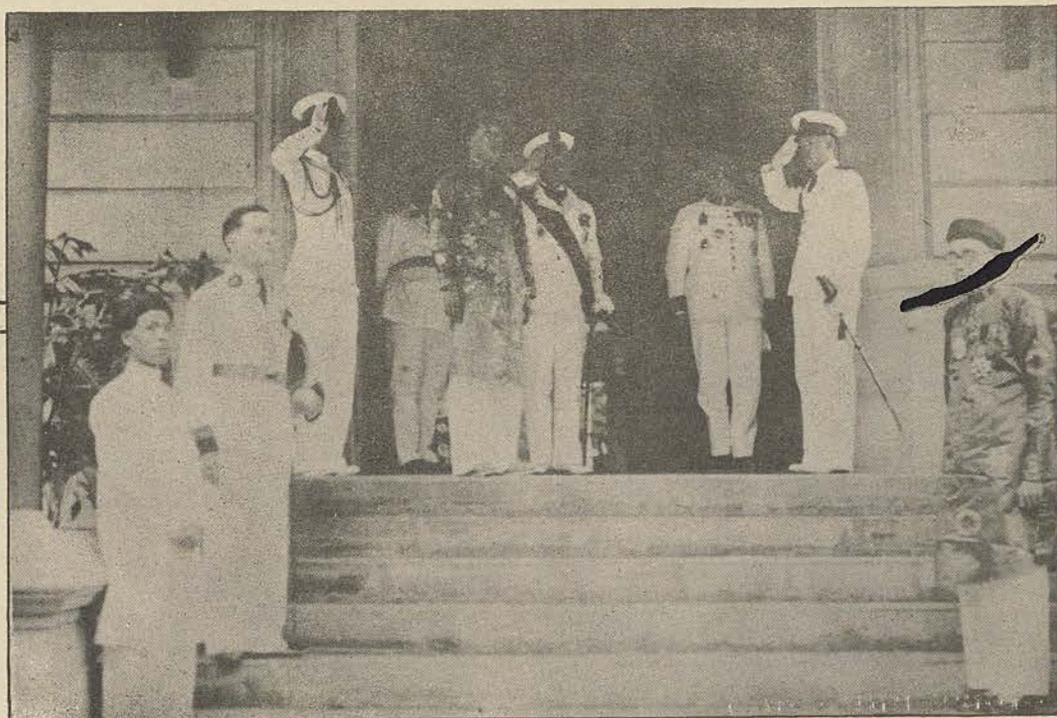
Ci-dessus. — *A gauche* : remise à l'Amiral DECOUX de la plaque du Kim-Bai.
A droite : présentation des fonctionnaires et notabilités français et annamites à la Résidence Supérieure.



← Visite à S. M. BAO-DAI
 au Palais Impérial



LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL



Ci-dessus. — S. M. BAO-DAI rend à l'Amiral DECOUX sa visite.

(Au premier plan, à droite, S. E. PHAM-QUYNH.)

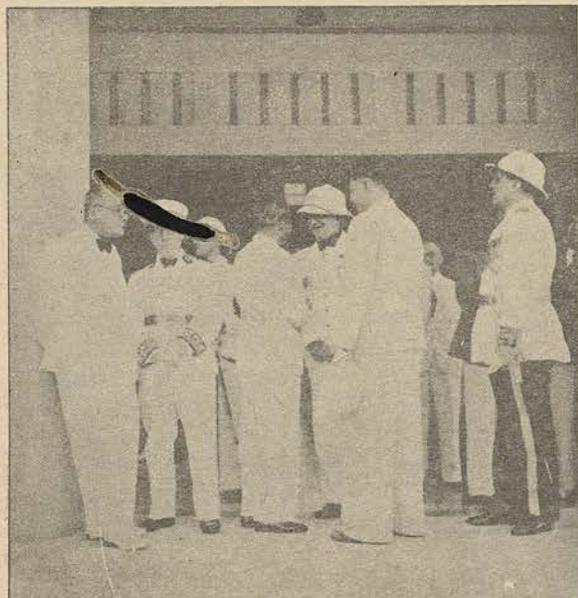
Ci-dessous. — M^{me} DECOUX (à gauche) et M^{me} GRAFFEUIL (à droite) rendent visite à LL. MM. les Reines Mères et à S. M. l'Impératrice.

(A droite, le prince VINH-CAN)

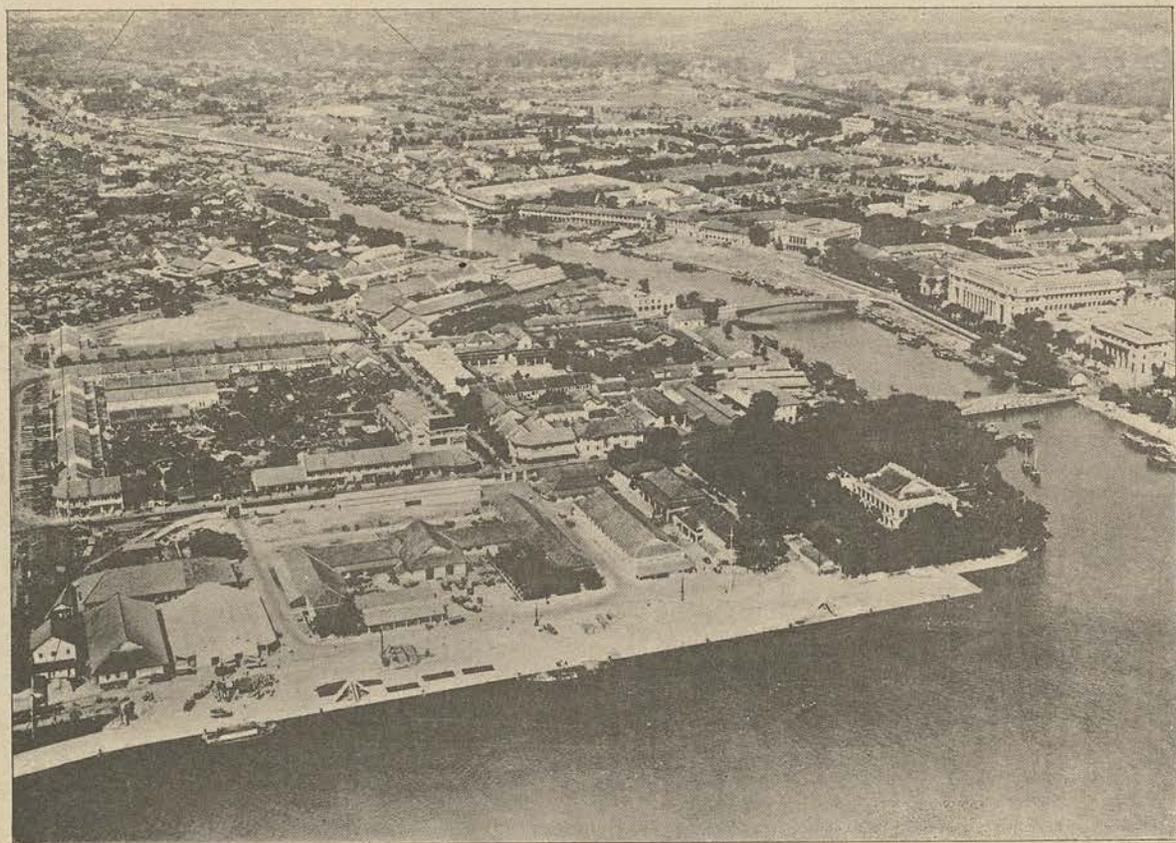


LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

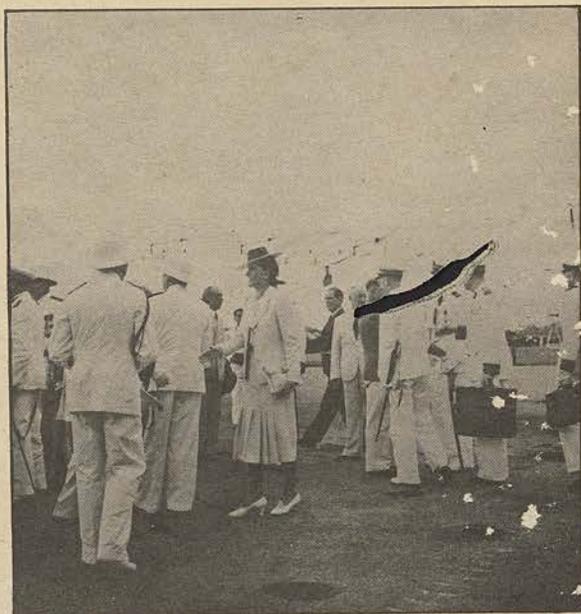
A Saïgon : en attendant l'avion...



...qui survole la ville et le port

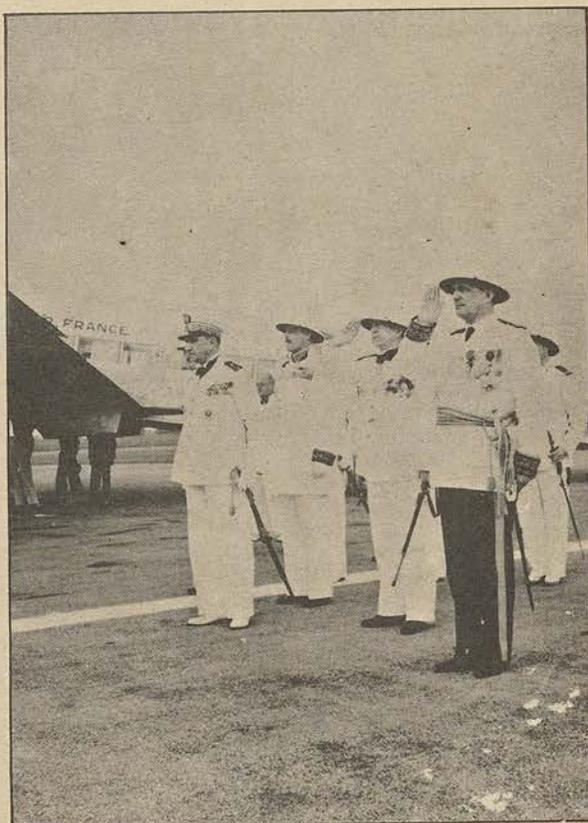
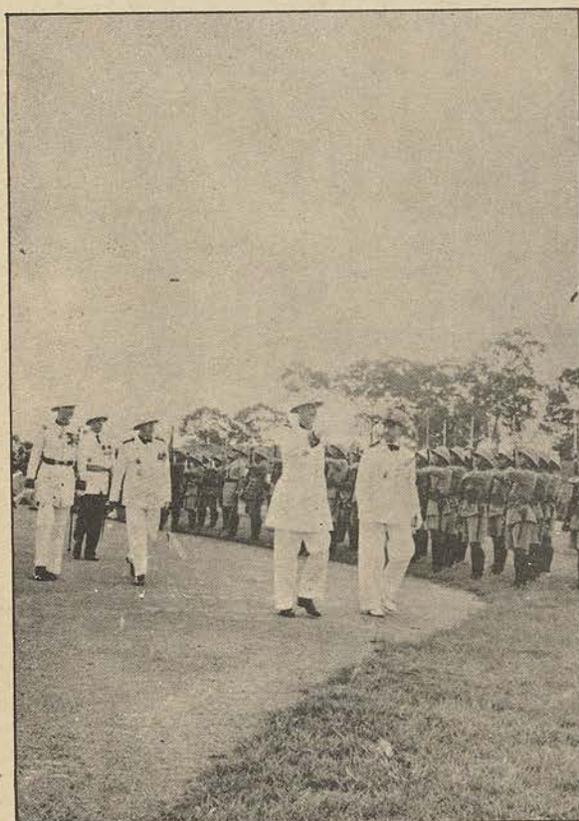


LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL



L'arrivée

à Tân-Sơn-Nhút



LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

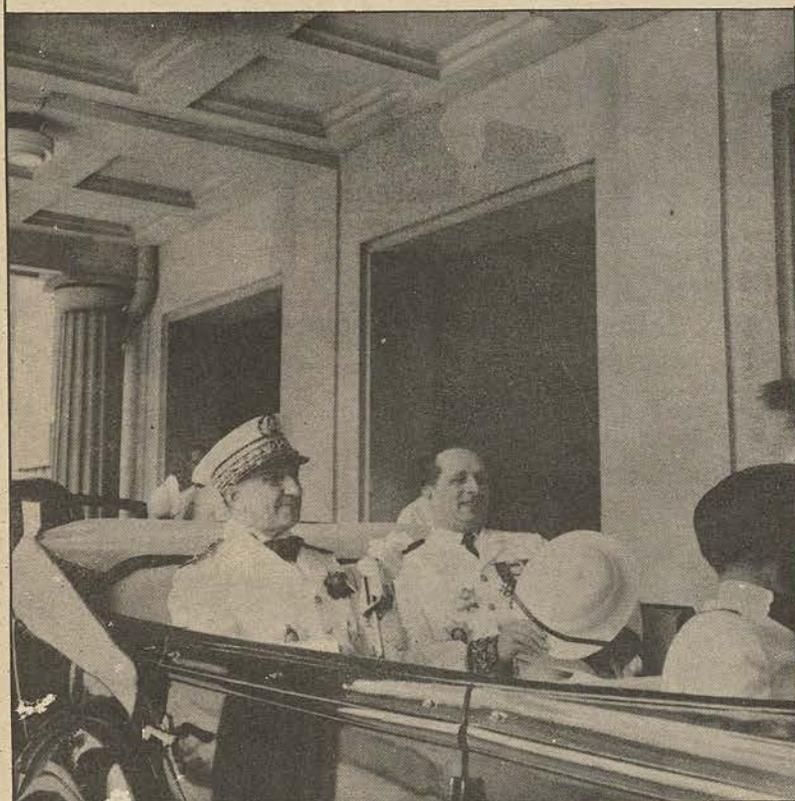
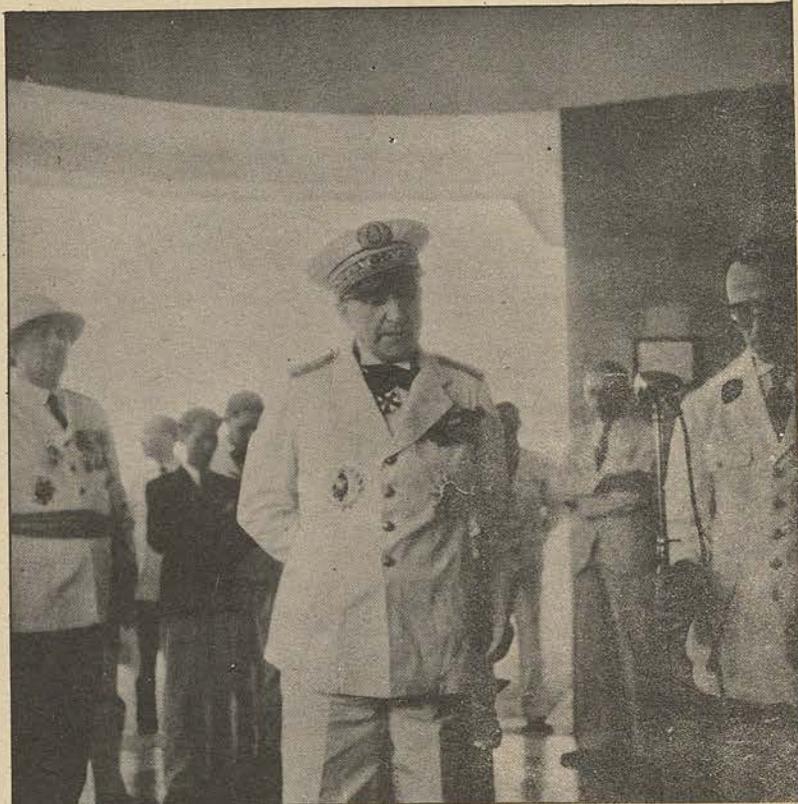
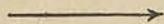
L'Amiral DECOUX

répond

à l'allocution

de

M. LORENZI



Le départ

de

Tân-Sơn-Nhứt



LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

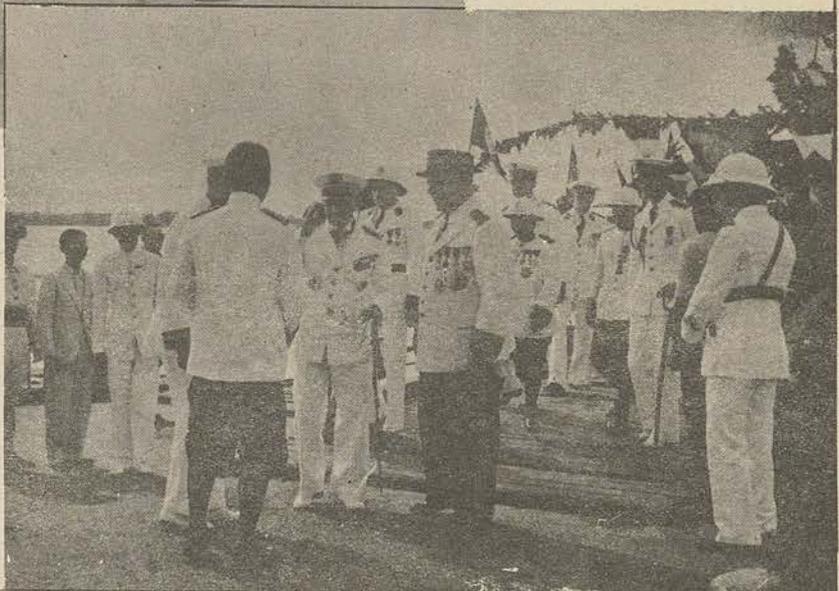


AU CAMBODGE

L'arrivée.....
au bac

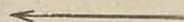


l'Amiral DECOUX
et
le Résident Supérieur
THIBAudeau



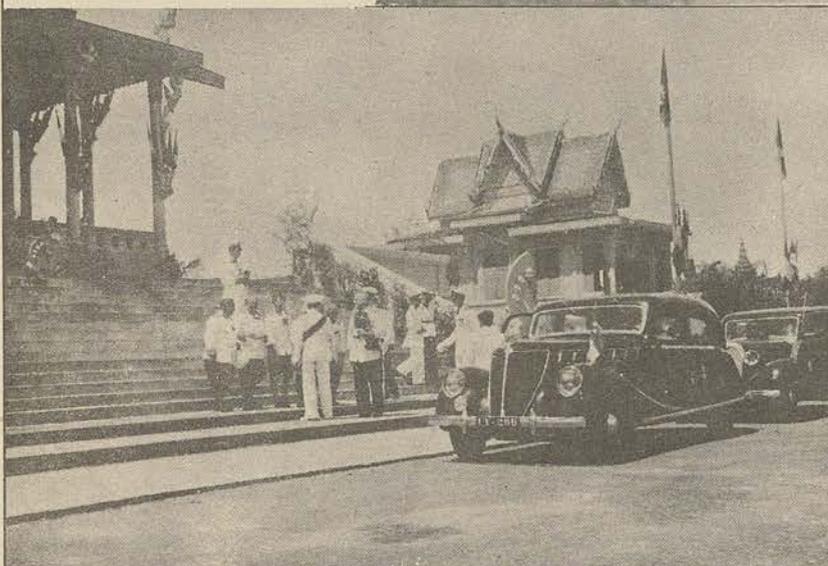
PHNOM-PENH

L'arrivée
au
Palais Royal



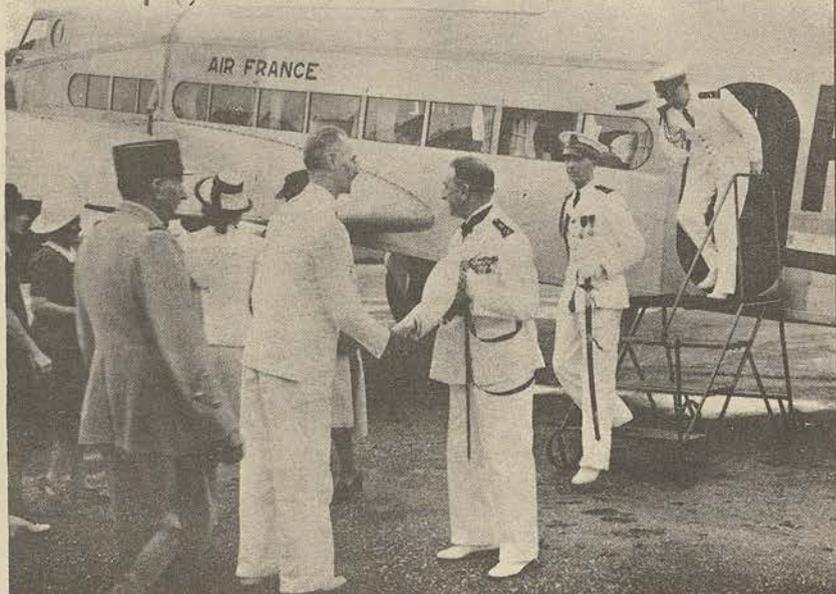
LE VOYAGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Après la visite
à Sa Majesté
SISOWATH MONIVONG,
Le Gouverneur Général
sa suite...

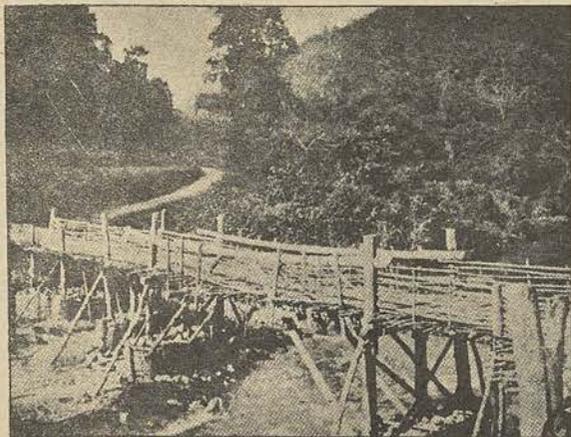


... quittent
le
Palais Royal

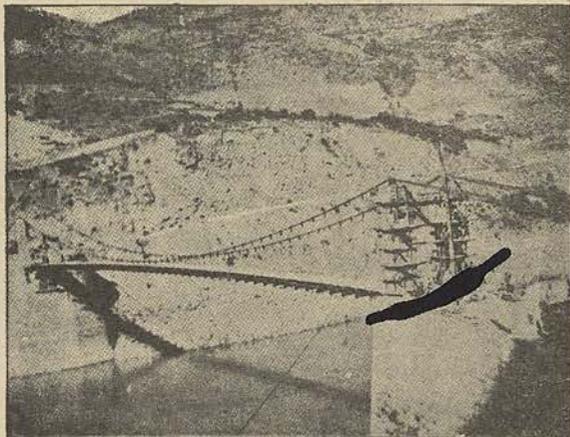
Le retour
à
Hanoi



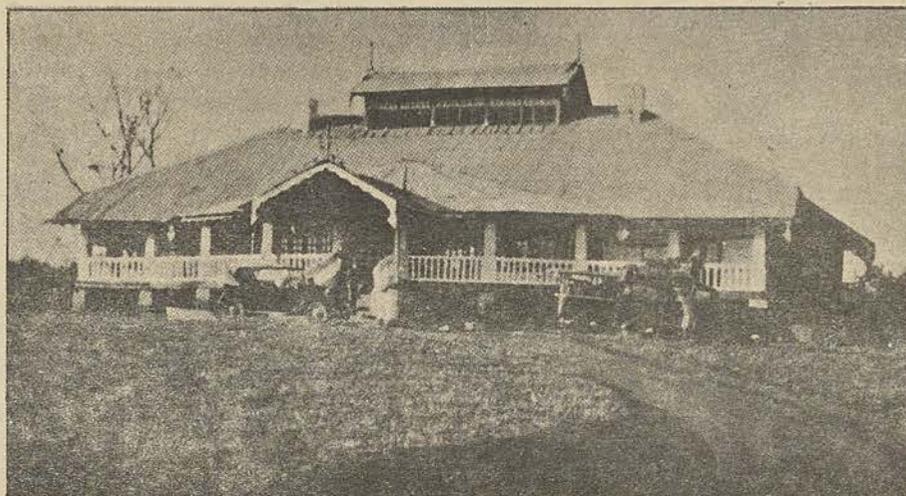
LA ROUTE DE BIRMANIE



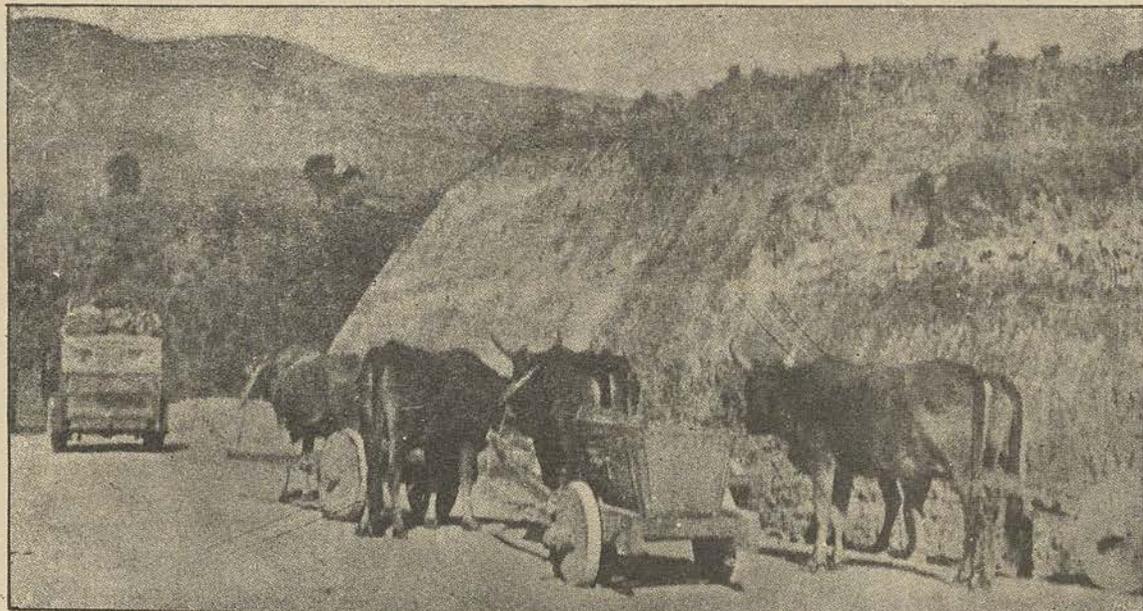
Pont de bambou à 80 mètres de Mandalay



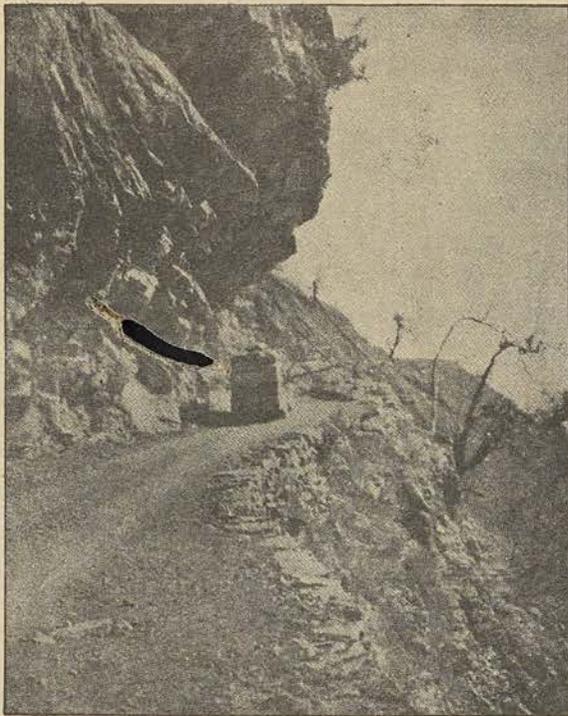
Pont moderne sur la Salouen



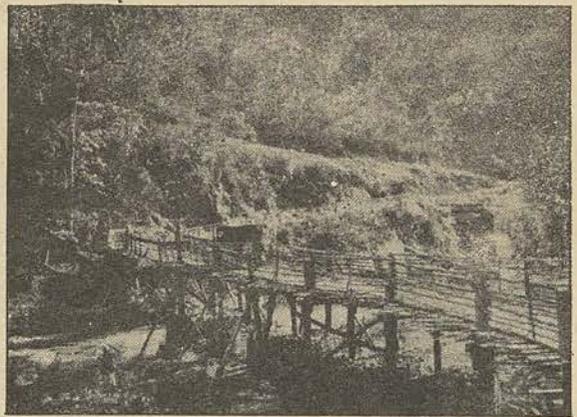
Bureau de la S. W. Transportation Cie à Lashio sur la frontière



Véhicules sur la nouvelle route



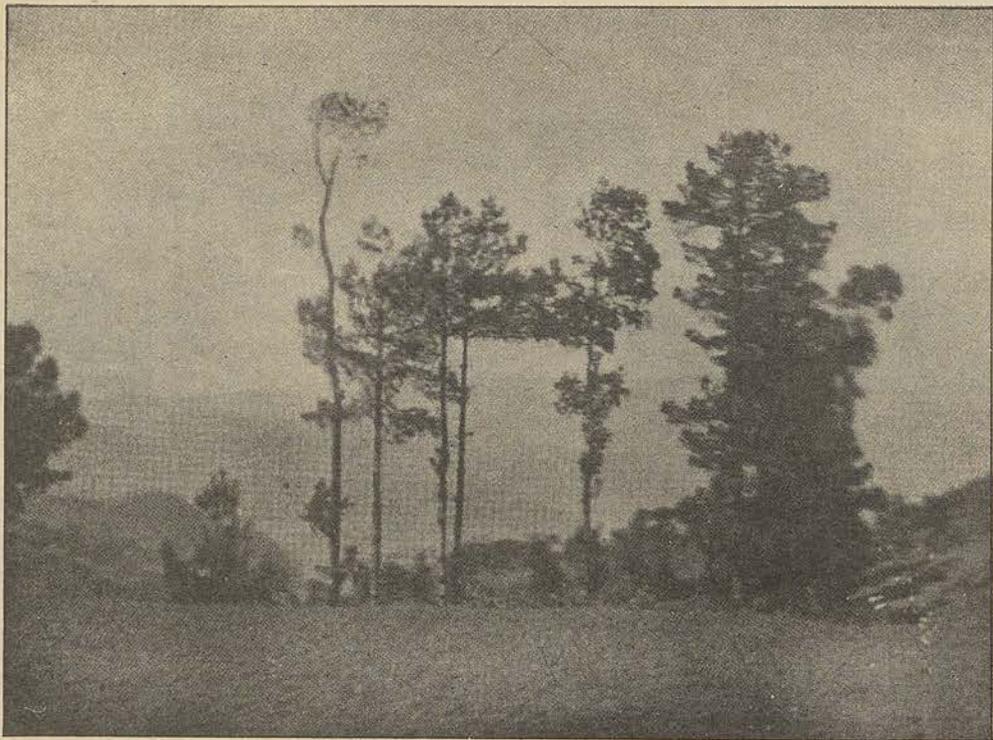
Sur les hautes passes montagneuses



Pont temporaire en Birmanie près de la frontière



Un village chinois de la frontière →



Une vue de la route à 2.800 mètres au-dessus de la mer, côté Yunnan

XII LE PÈLERINAGE DE KIÊP-BAC

(Huyên de Chi-Linh, Haiduong)



Les pèlerins sous la pluie.

(En montage, l'arrivée de M. RIVOAL, Résident Supérieur)



La rédaction des prières

La réforme de l'instruction

par ANDRÉ SURMER.

Les dépêches de France nous ont appris que la « Revue des Deux Mondes » publiait une étude du Maréchal Pétain sur la réforme projetée de l'enseignement.

Le Gouvernement se propose essentiellement de former le caractère plutôt que de distribuer à la jeunesse une culture encyclopédique, d'inculquer des méthodes de travail, de développer les qualités personnelles, de donner le goût des métiers manuels, et de faire régner à l'école une véritable impartialité à l'égard des faits et des idées.

Les professeurs et les élèves seront sans doute les premiers à applaudir à l'allègement des programmes. D'année en année, depuis de longues décades, on a vu ces programmes s'alourdir sans cesse, du fait des découvertes nouvelles dans le domaine scientifique, de l'allongement fatal des événements historiques, de la complexité croissante de la géographie, par suite de la mise en valeur de territoires nouveaux.

A tous les degrés de l'enseignement, dans toutes les grandes écoles, ces adjonctions aux programmes ont été continuelles et nullement compensées par les suppressions qui auraient pu être opérées simultanément. Il en est résulté un surmenage intellectuel de la jeunesse, qui par ailleurs, a souvent manqué de loisirs pour s'adonner au sport ou à des jeux ou travaux de plein air. Ce système de gavage a produit de nombreux forts en thème, c'est entendu, mais au prix d'un étiolement de notre jeunesse, et, partant, de la race française.

La course au diplôme a été un autre résultat de ces conceptions. Mais il semble bien que cet enseignement n'ait le plus souvent nullement tendu à apprendre au jeune Français le moyen pratique de se servir le mieux possible des connaissances qu'il a emmagasinées. Or, le caractère, les méthodes de travail, l'esprit d'initiative, la « débrouillardise », si vous voulez bien excuser ce néologisme, constituent les atouts les plus précieux pour réussir dans la vie.

Qui de nous n'a connu quelques échantillons typiques illustrant les conséquences fâcheuses du système d'enseignement qui a été imposé jusqu'ici en France ?

Nous avons tous rencontré des gens très instruits mais dépourvus de sens moral, — d'autres, coulés de diplômes mais dénués de

sens pratique et de méthodes de travail, esprits brillants mais brouillons et qui, tout compte fait, sont dans la vie de parfaits imbéciles, ou, pour le moins, des poids morts au médiocre rendement.

L'école nouvelle, selon le plan exposé par le Maréchal Pétain, devra en premier lieu former la conscience, inculquer à l'individu le respect de la personne humaine, des valeurs humaines et sociales, des fondements de la société et de la famille. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », disait déjà l'excellent Montaigne.

En second lieu, selon l'antique maxime, il importera de créer un esprit sain dans un corps sain. L'individu ne peut réaliser son épanouissement maximum et remplir au mieux le rôle qui lui incombe dans le cercle de la famille et dans la nation elle-même, s'il est affligé d'un corps imparfaitement développé ou taré.

En troisième lieu, il faut un enseignement « pratique ». N'est-il pas ridicule de voir un homme lettré, incapable de remplacer un fusible, ou d'exécuter les menus travaux domestiques qui sont indispensables dans une maison ? Il n'est pas question de faire de chacun un ouvrier spécialisé, mais de lui donner le goût des travaux manuels. Chaque jeune homme devrait être mis à même d'apprendre à travailler le bois, manier quelques outils, poser une vitre, faire un peu de jardinage, taper à la machine à écrire, et conduire une auto. Il n'y a là rien de sorcier, je vous assure, et, pour ma part, j'ai essayé de tout cela avec le plus grand plaisir.

Mais le problème essentiel, à mon avis, est l'acquisition de méthodes de travail efficaces. Il est irrationnel de voir l'immense majorité des enfants et des jeunes gens travailler d'arrache-pied pour s'instruire ou passer leurs examens, quand il leur suffirait d'un effort bien moindre pour un meilleur résultat ou un résultat identique, s'ils « savaient » travailler. Ce qui compte, dans la vie comme dans les examens, c'est le résultat atteint, c'est le rendement, et non pas l'effort fourni pour y parvenir. Il faut donc, si j'emploie un langage familier, apprendre aux jeunes Français à mettre en pratique l'adage populaire : minimum d'effort, maximum de résultats. Mais ce n'est pas dans un but de paresse, ou pour rechercher, par principe, le moindre effort. C'est au

contraire pour pouvoir poursuivre de front des études diverses, pour meubler son esprit de deux fois plus de choses que l'homme moyen, tout en ne travaillant, au total, guère plus que lui.

Les méthodes de travail ? Il y en a de nombreuses, ou plutôt il y a de nombreuses habitudes de travail qui contribuent à former une méthode de travail. Tout d'abord, il faut de l'ordre, dans le domaine matériel comme dans le domaine intellectuel. Savoir ranger ses affaires, classer ses archives ou ses livres, pour savoir retrouver dans le minimum de temps le document ou le renseignement dont il a besoin. Ne faire qu'une chose à la fois, mais la faire à fond, et la faire au moment convenable, quand elle est nécessaire ou le plus utile, ou que le cerveau est bien disposé. Pourquoi s'entêter à rédiger, par exemple, quand votre cerveau est rétif, à moins d'une obligation impérieuse ? Ensuite, s'entraîner à concentrer sa pensée sur le sujet qu'on étudie, au point d'être sourd à toutes autres suggestions, à tous les bruits extérieurs. Utiliser les loisirs à des choses utiles, à des lectures instructives.

Tout gaspillage de temps est un crime. La vie est si courte, et il y a tant de choses à savoir pour être réellement utile au pays et à la société !

La culture et le développement de la mémoire sont d'une importance capitale.

Avec une bonne mémoire, en travaillant de façon méthodique, en utilisant au maximum ses facultés et son temps, on peut arriver à emmagasiner, croyez-moi, les connaissances les plus variées, et, par des révisions périodiques à les conserver, ce qui est l'essentiel. Il faut pour cela que le subconscient soit dressé, formé, que les méthodes de travail soient intégrées par vous, fassent partie de votre être. Et à ce moment seulement votre personnalité acquiert toute sa valeur, et atteint, dans la vie, dans votre profession, dans la société, son plein épanouissement.

L'efficacité ! Tel est le signe sous lequel le Maréchal Pétain veut placer la nation comme l'individu. Pour y parvenir, il a raison de penser qu'il faut commencer par l'école.

ANDRÉ SURMER.



LA SEMAINE...

...EN INDOCHINE

Dans l'ordre économique des paroles viennent d'être prononcées, qui font exactement le point de la vie de la Colonie. Ces paroles viennent de M. Ardin, Président de la Chambre du Commerce de Saigon recevant, à sa qualité, l'Amiral Decoux à l'occasion de son voyage en Cochinchine.

En substance qu'a-t-il dit qui nous ait paru si important ?

Voici : l'Indochine — et plus spécialement la Cochinchine — est un pays neuf qui exporte surtout des matières premières, et qui importe surtout des produits industriels finis, fournis par la Métropole et certains pays étrangers. La guerre a bouleversé cet état de choses. Si jusqu'ici l'exportation a été possible, l'importation a été bloquée.

L'exportation ne va pas tarder à subir un rude coup du fait de la disparition des lignes anglaises, allemandes, danoises, hollandaises, norvégiennes, yougoslaves, italiennes qui fréquentaient Saigon.

Or, le premier problème consiste à trouver des bateaux pour sortir approximativement 1.650.000 tonnes de riz et dérivés.

Le second est celui du maintien des marchés du Pacifique, les seuls qui nous soient pratiquement ouverts. Chacun comprend sans peine la portée de la question.

Troisième problème : celui du maïs que la Cochinchine et le Cambodge envoyaient pour la presque totalité en France.

Enfin quatrième problème : celui des sacs. Cela paraît à priori puéril. Il n'en est pas de plus important, car l'Indochine payait aux Indes anglaises environ six millions de piastres par an de sacs d'emballage. Somme énorme qui prouve à quel point nous étions tributaires de nos voisins anglais pour cet article.

Tels sont les différents points sur lesquels M. Ardin a attiré l'attention de M. le Gouverneur Général Decoux. Nous avons tenu à les souligner car toute l'économie indochinoise y est contenue.

Le Chef de la Colonie ne s'est du reste pas leurré sur l'importance de ces problèmes puisqu'il a répondu en ces termes au discours du Président de la Chambre du Commerce : « Je ferai de mon mieux pour défendre l'économie de l'Indochine, comme j'ai fait de mon mieux pour parer aux difficultés des dernières semai-

nes. Je chercherai, parmi les possibilités de l'heure, les formules les plus conformes aux intérêts du pays que vous avez bien voulu m'aider à définir ».

Paroles de Chef avisé en qui l'Indochine fait la plus entière confiance.

Dans cet ordre d'idées ne convient-il pas de considérer avec faveur les entretiens qui s'amorcent avec S. E. Matsumiya, Ambassadeur venu exprès de Tokio en mission économique.

Autre signe favorable : l'A. R. I. P. vient d'annoncer que l'Indochine jouira, à partir du 1^{er} janvier 1941 de son autonomie douanière, sous certaines conditions sur lesquelles nous aurons à revenir.

Enfin aux termes d'un décret de Vichy du même jour, les sessions de corps élus autres que les Assemblées consulaires sont suspendues en Indochine. Les attributions de ces Assemblées seront exercées par les commissions permanentes. Toutefois pour l'exercice 1941, le Budget général de l'Indochine sera arrêté par le Gouverneur Général en Conseil de Gouvernement.

Mais l'importance des problèmes indochinois ne saurait nous faire oublier les graves conversations franco-allemandes dont les résultats sont encore inconnus et dont dépendent peut-être l'avenir et le sort de la France et de son Empire.

C'est dans cette attente fiévreuse certes, confiante cependant, que l'Indochine de son balcon sur le Pacifique a vu se dérouler les divers moments de la semaine.

... EN FRANCE

Nous avons attendu jusqu'à l'extrême limite permise par l'éditeur pour écrire cette chronique, malgré la certitude d'être en retard sur les événements.

Bien que rien d'officiel ne transpire, la France, l'Angleterre, les pays de l'axe, le Monde, attendent anxieusement les résultats des conversations du Brenner, ceux du Führer avec le Candillo, et surtout ceux des entretiens Hitler-Pétain-Laval.

Il est impossible — d'Indochine — de présumer de ce qui va être décidé. Les bavardages et commérages sont innombrables. Chacun présente, suivant son humeur ou sa bêtise du moment, sa diplomatie personnelle basée sur des renseignements dont la source est inconnue

souvent, suspecte presque toujours. Une véritable génération spontanée de faux bruits se donne libre cours dans les différents cafés de Paris de la Cité. Au vrai, personne n'en sait exactement rien. Nous concevons cependant que pour une opinion publique aussi impressionnable que celle de la France et de l'Empire dont l'avenir est en jeu, l'attente est dure, déprimante même. Attendons. Toutefois, comme l'écrit Marcel Debare, le 24 courant, dans son éditorial du *Journal des Débats*, une opinion est permise, « elle s'impose même à notre esprit : le Maréchal Pétain est un Chef d'Etat qui traite au nom de la France. Au-dessus de toute politique, il n'a qu'une doctrine : le patriotisme et le sentiment de l'honneur ne l'abandonne jamais. Il s'est entouré de collaborateurs qui partagent ses vues et réprouvent les méthodes révolues. Il a indiqué dans son message récent certaines orientations des relations internationales qu'il croit conformes aux circonstances nouvelles. Il n'a pas écrit ce message sans l'avoir longuement médité. Il n'a pas agi en ce moment sans une nette compréhension de ce qui doit servir son pays.

« Le héros de Verdun a donné la preuve de ses hautes capacités politiques. Pour nous qui n'avons aucun élément pratique d'appréciation, notre devoir est de témoigner la plus entière confiance à l'homme qui sait, pense et agit et dans lequel le pays a mis son espoir ». Attendre patiemment. Espérer, disent aussi les autres quotidiens.

Nous savions tout cela. Comme nous savons que notre patrie est à un tournant particulièrement pathétique de son histoire. Une impression donnée par un journal, *La Suisse*, pourrait bien résumer avec correctement les pressentiments de millions de Français : « La France que beaucoup croyaient morte revit : l'heure favorable et décisive a sonné pour elle. Une entente, pleine de présages favorables pour les relations futures entre la France et le Reich, semble régner. La population berlinoise et aussi le peuple allemand croient que toutes les délibérations qui sont en cours se dérouleront favorablement ; dans leurs cœurs ils remettent strictement la France à l'honneur après l'avoir traitée en ennemie ».

Malgré ces préoccupations le travail continue. Travail d'épuration sociale, travail de reconstruction matérielle.

Une lutte à outrance contre le communisme a été engagée. Elle commence à porter ses fruits. A Marseille, en particulier, 78 arrestations ont été opérées.

Une loi publiée d'autre part le 25 octobre à l'*Officiel* indique les bases sur lesquelles doivent être réglées les réparations des dommages

de guerre ainsi que les règles générales d'édilité à observer.

Le pourcentage de la participation de l'Etat aux dépenses de reconstruction est ainsi fixée :

9/10^e pour les dépenses inférieures à 100.000 francs.

3/4 pour celles entre 100.000 et 300.000 francs.

2/3 pour celles de 300.000 à 1 million.

1/2 pour celles dépassant 1 million.

Toutefois la participation de l'Etat pourra être réduite de 50 % au cas où les bâtiments détruits étaient très vétustes, insalubres ou mal construits.

...EN EXTRÊME-ORIENT

La « ceinture de feu » du Pacifique ainsi que l'on apprend dans les calmes géographies scolaires est-elle vraiment sur le point de s'embraser ? Car il y a des signes non équivoques de l'accélération de la tension artérielle internationale sur cette partie du monde.

D'une part les départs américains se précipitent, d'autre part les résidents japonais quittent Hongkong et même les Indes britanniques.

Bruits d'armes : 5 navires de 8.000 tonnes de l'*American Pacific Line* sont ou seront transformés en croiseurs auxiliaires. Manille est renforcée en hommes, en matériel, en aviation. Le groupe hawaïen également. Les Etats-Unis réorganisent, renforcent travaillent à plein pour la sortie de canons et d'avions. Tout sera prêt dit-on pour 1942. Et s'il se produit quelque chose avant ?

Du côté japonais ou enregistre avec calme ces préparatifs de défense. La flotte est prête depuis longtemps. Une flotte dont les experts navals les plus astucieux ne sont pas arrivés à connaître le degré exact de puissance, mais dont on s'accorde à reconnaître des qualités offensives redoutables. Une armée également prête.

« Nous n'hésitons pas à affirmer qu'il n'y a maintenant aucune question entre le Japon et les Etats-Unis qui ne puisse être réglée autrement que par la force » écrit le *Chugai Shogio Shimpo*, organe du monde des affaires japonaises.

Autre signe avant-coureur : les Indes Britanniques mettent l'embargo sur la ferraille.

La route de Birmanie continue à être l'objet de communiqués contradictoires. De source japonaise la route serait coupée à la suite de bombardements répétés. De source anglaise la route est utilisée normalement. Ceci est strictement extrême-oriental. Nous nous trompons : les belli-

gérants d'Occident ne procèdent pas autrement pour annoncer leurs pertes aériennes respectives. Qui donc prétendait que l'Occident s'arrêtait à Suez ?

Dans les Indes néerlandaises les négociations économiques semblent avoir subi un léger retard : M. Kobayashi, ambassadeur extraordinaire étant parti pour le Japon afin d'assister aux fêtes du 2.600^e anniversaire de l'Empire.

Après l'Europe et l'Atlantique la vaste mer Pacifique sera-t-elle le théâtre des plus grandes opérations navales que le monde civilisé ait jamais connues ?

... DANS LE MONDE

L'intérêt suscité par la poussée allemande dans les Balkans a nettement diminué au profit d'un autre ordre de faits : les conversations du Chef de l'Etat français avec Hitler et aussi celles de ce dernier avec le général Franco. Il paraît a priori évident que le Reich recherche sinon la participation active de l'Espagne, du moins une amitié compréhensive qui se traduirait par une autorisation de passage des troupes allemandes à travers l'Espagne. Gibraltar doit être l'enjeu de ces entretiens.

Second sujet d'alerte pour la Grande-Bretagne : une offensive imminente du Maréchal Graziani vers l'Egypte. De sources allemande et italienne on annonce que tout est prêt. M. Virginio Gayda affirme dans le *Giornale d'Italia* que les Britanniques ne seront pas en mesure d'offrir une résistance effective et que « les efforts les plus désespérés » de leur marine et de leur aviation n'arriveront pas à contenir l'offensive italienne.

Troisième sujet de préoccupations anglaises : les lenteurs des préparatifs de guerre des Etats-Unis d'Amérique, l'inconnue des entretiens franco-allemands et l'attitude insuffisamment nette de l'Egypte.

En dépit de ces sujets d'alerte, la bataille continue dans le ciel et sur mer. Les ruines s'accumulent en Angleterre comme en Allemagne, comme hélas, en France occupée. Des navires continuent à couler : anglais, allemands, italiens et neutres. Les morts de hier s'ajoutent aux morts d'aujourd'hui. Chaque jour la liste sinistre s'allonge sans que la fin puisse s'entrevoir à distance. Comme la France l'avait fait, l'Angleterre se tourne vers l'Amérique en demandant du secours. Terrible dilemme posé aux Etats-Unis d'Amérique dont le matériel de guerre n'est pas prêt, et l'armée à peine éduquée ! Le *Miyako Shimoun* prédit que « l'anschluss anglo-américain sera la conséquence tragique de la guerre européenne. Il n'est pas impossible que l'An-

gleterre mette éventuellement à la disposition des U. S. A. non seulement Singapore mais toutes les autres bases navales et aériennes dans ses dominions et colonies pour leur utilisation commune.

« La Grande Bretagne est dans une situation trop grave pour conserver son propre prestige. Si les choses continuent le train dont elles vont, l'union entre la Grande Bretagne et les Etats-Unis d'Amérique sera bientôt une réalité ».

Quelle attitude, quelle position adopter en Indochine, en voyant monter de tous les coins du ciel vers le zénith le lourds cumulus chargés d'angoisse et de ténèbres ? Il semble qu'en la circonstance c'est encore la France, son image, l'action de son Chef qui nous dictent notre devoir. Obéir, attendre, avoir confiance, c'est déjà pour nous une façon d'espérer.

LA VIE INDOCHINOISE

Le voyage du Gouverneur Général.

A SAIGON

Discours de M. LORENZI

AMIRAL,

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je vous accueille aujourd'hui au nom de la population de la ville de Saigon qui vous prie, par mon intermédiaire, d'agréer ses vœux très sincères de bienvenue.

L'honneur que vous faites à notre Ville est d'autant mieux ressenti que, dès votre arrivée au poste suprême que vous a confié M. le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat Français, vous avez dû affronter et surmonter les plus graves difficultés que l'Indochine ait jamais connues.

Nous savons que l'illustre soldat en qui la France et son Empire ont mis toute leur confiance a été heureux de vous choisir pour conserver à la Mère-Patrie un de ses plus beaux domaines.

Je suis certain d'être l'interprète des populations que j'administre en vous déclarant dès maintenant que nous sommes tous groupés autour du drapeau que vous représentez dans une union totale et indéfectible. L'unité, pour nous, est, à l'heure actuelle, une question vitale : c'est grâce à la continuité dans l'effort, à la fidélité, à un idéal que nous demeurerons dignes de l'Empire que vos nobles prédécesseurs nous ont confiés.

Vous êtes, Monsieur le Gouverneur Général, un marin, et comme tel, vous renouez une des plus nobles traditions de la France Impériale, celle des Amiraux, conquérants et gérants des terres lointaines gagnées à la Patrie à force d'héroïsme, d'intelligence et d'humanité.

De quelque côté que nos regards se tournent en ce pays, nous voyons surgir mille preuves du courage, de la ténacité, du génie constructif et organisateur des Amiraux.

Ces témoignages magnifiques ont résisté à l'épreuve du temps et vous pouvez les considérer, avec une juste fierté, comme l'affirmation permanente du rôle primordial de la Marine française dans les destins de la Nation. La ville de Saigon reconnaît avec orgueil qu'elle est une création des grands marins qui ont jalonné les voies de la puissance française dans le monde et particulièrement en Extrême-Orient. Elle vous dit qu'elle est plus qu'une autre

certaine que la confiance du vénéré Maréchal est bien placée ; elle sait que l'Indochine peut vous dédier sa foi et remettre son sort entre vos mains fermes avec la même ferveur qui l'a dressée auprès des grands Français qui ont entrepris de panser les blessures de notre Patrie.

Confiance, ardeur au travail, abnégation, discipline, voilà les mots d'ordre, Amiral, qui commanderont notre collaboration.

Saigon, capitale maritime de l'Union, doit trop aux marins pour ne pas vous donner le meilleur de son dévouement, de sa ténacité, afin d'apporter sa part, sous votre haute direction, aux meilleurs lendemains de la France et de l'Indochine.

MADAME,

Ces fleurs de Cochinchine vous sont offertes par deux de nos plus gracieuses Saigonnaises. Elles témoignent de toute l'affectueuse admiration des femmes de ce pays pour la compagnie du Chef de l'Union, pour la femme qui se penche avec tant de délicatesse sur les êtres faibles et souffrants. Je me fais leur interprète en vous présentant des vœux très sincères de bon séjour à Saigon.

Réponse du Gouverneur Général à M. le Maire de Saigon

Je tiens à vous remercier des paroles adressées au Chef de la Colonie. Si depuis ma prise de fonctions, Monsieur le Maire, il m'a été impossible de me rendre ici, vous en connaissez les raisons profondes. Les lourds devoirs de ma charge m'ont retenu à Hanoi.

Dès que j'ai senti venir la moindre, la première accalmie, je suis venu ici pour un voyage rapide peut-être, mais voyage nécessaire cependant.

Vous connaissez mes sentiments pour Saigon. Saigon m'est doublement cher. Il est cher d'abord à mon cœur de marin puisque Saigon, œuvre de la marine, comme vous le rappelez tout à l'heure, est associé intimement depuis quelque quatre-vingts ans à toute notre histoire maritime. Saigon m'est également cher sur le plan des préoccupations de Gouverneur Général. Saigon, comme vous le rappelez également tout à l'heure, est en quelque sorte la Métropole économique, je dirai même politique de l'Union Indochinoise et, à ce titre, il est essentiel qu'il y règne en permanence, non seulement de l'ordre, non seulement de la discipline, mais qu'il y règne également de la confiance dans l'autorité, de la confiance dans ceux qui ont la charge des destinées de la France et de l'Indochine. Je suis convaincu, Monsieur le Maire, que dans ce domaine, je puis compter sur votre collaboration la plus confiante. Je vous demande de demeurer en liaison avec les hautes autorités qui sont ici, en Cochinchine, qui ont leur poste de commandement à Saigon. Qu'il s'agisse du Gouverneur de la Cochinchine, qu'il s'agisse des hauts représentants de l'Armée et de la Marine, c'est en liaison intime avec ces autorités que vous réaliserez, j'en suis convaincu, Monsieur le Maire, que vous contribuerez, du moins dans une large mesure, à cette union des cœurs, à cette discipline, au maintien du travail et de la confiance plus que jamais nécessaires pour permettre à l'Union Indochinoise de poursuivre ses destinées.

Allocution de M. ARDIN

MONSIEUR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL,

Je vous remercie d'avoir bien voulu détourner un instant vos pensées de l'étude complexe des graves problèmes posés par la situation mondiale actuelle pour rendre visite à notre Chambre de Commerce.

Je vous souhaite la bienvenue au nom de notre Compagnie et du Conseil d'Administration du Port de Saigon.

Votre présence parmi nous, Monsieur le Gouverneur, ne nous surprend pas. Je dirai mieux : nous vous attendions. De même que M. le Maréchal Pétain et ses collaborateurs s'appuient sur les Chambres de Commerce et

d'Agriculture pour amorcer le vaste mouvement de rénovation nationale qui doit redonner à la France meurtrie sa place dans le monde, ainsi, vous avez pensé que ce, qui était estimé valable pour le relèvement de notre pays ne serait pas moins excellent dans une colonie comme la nôtre. Déjà, dès votre prise de fonctions, vous m'aviez fait part de votre désir de conduire l'Indochine avec l'appui des hommes d'action qui ont fait ce pays.

Vous pouvez être assuré de notre concours le plus entier, car la Chambre de Commerce de Saigon, si elle a toujours fait preuve d'indépendance, a, par contre, toujours été consciente de ses obligations. Elle n'a jamais failli à son devoir de collaboratrice des Pouvoirs publics, et depuis plus de soixante-dix ans qu'elle existe, elle a sans cesse, en toute sincérité, en toute impartialité, uniquement guidée par le souci de la défense des intérêts dont elle assume la charge, donné au Gouvernement des avis motivés qu'elle puise dans l'expérience et la valeur professionnelle de ceux qui la composent.

Elle compte donc que, comme vos prédécesseurs, vous voudrez bien recourir à elle dans toute la mesure où sa compétence pourra vous être utile...

Ces suggestions présentées, je me permettrai de vous entretenir rapidement d'importantes questions qui me paraissent devoir requérir toute l'attention du Chef de la Colonie.

La plus ardente est celle de nos relations commerciales avec le monde extérieur. La situation dont tous les éléments vous sont connus ne saurait se prolonger sans avoir des effets fâcheux sur nos importations, sur nos exportations, sur notre armement et la vie de l'Indochine.

Celle-ci en est encore, en effet, au stade de l'économie agricole, et les quelques usines installées sur place ne traitent que les produits de son propre sol. Nous devons donc acheter au dehors les denrées alimentaires indispensables à la population européenne, les produits chimiques, métallurgiques et manufacturés. Jusqu'à l'Armistice, la plupart de ces choses nous étaient fournies par la Métropole et par quelques pays étrangers. L'occupation du territoire français nous prive des produits nationaux et les seuls autres marchés d'approvisionnement possibles pour notre Colonie sont ceux du Pacifique.

La suppression de nos liaisons habituelles risque d'affecter certains de nos commerces d'importation et de détail.

Les affaires d'exportation auront également à souffrir d'une pareille mesure, d'autant que la flotte marchande française ne peut, momentanément, nous apporter qu'un concours très limité. Si l'on considère que sur 1935, les vapeurs qui ont fréquenté le Port de Saigon au cours de l'année 1939, 601, étaient français, 601 anglais, 34 allemands, 34 américains, 68 danois, 47 grecs, 154 hollandais, 8 hongrois, 66 italiens, 140 japonais, 158 norvégiens, 20 panaméens, 2 yougoslaves, 2 portugais, on est bien obligé de constater que la disparition de notre port des bateaux français, allemands, anglais, danois, hollandais, hongrois, italiens, norvégiens, ne laisse que peu de navires à la disposition de nos céréales et produits divers. Et s'il est vrai que les quantités de riz et dérivés restant à sortir en 1940 et qui sont de l'ordre de 150.000 tonnes environ, pourront facilement être écoulées, il n'est pas moins certain que le problème reste entier en ce qui concerne la nouvelle récolte dont le surplus exportable, d'après les premières estimations, pourra varier entre 1.500.000 tonnes au minimum et 1.800.000 tonnes au maximum.

Pour le présent la fermeture de certains grands marchés internationaux limite pratiquement la clientèle de l'Indochine. Il y a donc intérêt majeur à ce que nos rapports habituels et normaux avec les autres marchés du Pacifique soient maintenus.

Pour le maïs, la situation se présente sous un jour relativement plus favorable mais encore parce que la grande récolte du Cambodge a été en 1940, relativement médiocre. Avec le concours de certains marchés exté-

rieurs, on peut, sans trop d'optimisme, espérer terminer l'année sans report à nouveau.

Quant aux produits divers qui, comme le maïs, bénéficiaient en France d'un marché protégé où l'Indochine s'assurait l'écoulement de plus de 95 % de sa production, les hostilités ont évidemment perturbé le rythme normal de leur écoulement et l'interruption du trafic avec certains ports ne peut que maintenir la gêne de notre marché. Mais tous ces produits, pour être exportés, doivent au préalable, être emballés.

Notre Colonie doit donc résoudre le problème essentiel des matériaux d'emballage nécessaire au conditionnement de ses récoltes.

Ainsi que vous pouvez vous en rendre compte, Monsieur le Gouverneur Général, par la brève esquisse que je viens de tracer certains aspects de la situation commerciale de notre Colonie sollicitent des solutions urgentes. Car il est nécessaire pour l'Indochine de maintenir, voire même d'intensifier ses courants d'échange avec les marchés qui l'entourent.

La tâche qui s'offre à vous n'est, certes, pas de celles que l'on puisse entreprendre sans appréhension ni réussir sans mérite. Mais vous voudrez certainement vous souvenir que ces questions commerciales et qui peuvent parfois sembler terre à terre se doublent maintenant de questions sociales sérieuses. Elles conditionnent le bien-être des habitants de ce pays qui se sont mis sous la sauvegarde de notre drapeau.

Je m'excuse d'avoir retenu aussi longtemps votre bienveillante attention, mais il était utile puisque nous sommes appelés à collaborer, que nous vous ouvrions notre esprit et notre cœur.

Afin de vous laisser un souvenir de votre passage parmi nous, ainsi qu'une marque de notre respectueuse sympathie, permettez à notre Chambre de Commerce de vous offrir sa Médaille de vermeil.

Réponse de M. le Gouverneur Général à M. ARDIN

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS,

Malgré la brièveté de mon séjour à Saigon, j'ai tenu à prendre contact avec la plus importante des Compagnies consulaires de la Colonie.

C'est dire tout le prix que j'attache moi-même à cette collaboration dont vous venez si justement de souligner la nécessité. Les intérêts que vous défendez sont considérables ; ils étendent leurs ramifications dans le pays tout entier ; ils représentent, dans la mise en valeur des richesses indochinoises, une somme d'efforts et d'initiatives qui appelle l'admiration.

Ces considérations élémentaires donnent à vos délibérations, Messieurs, une valeur que je ne saurais négliger. Je compte donc sur votre concours, persuadé que dans les heures difficiles que nous vivons, vous tiendrez à faciliter ma tâche, à peser vos avis, et à hausser vos regards jusqu'aux intérêts généraux et supérieurs de la Colonie.

Vous avez bien voulu, Monsieur le Président, attirer mon attention sur la nécessité qui s'attache au maintien du commerce extérieur de l'Indochine. Croyez bien que l'importance de cette question ne m'a pas échappé : depuis ma prise de fonctions, et malgré des obstacles qui semblaient insurmontables, j'ai multiplié mes efforts pour maintenir les liaisons indispensables ; et les résultats obtenus, dans un domaine délicat où la politique internationale domine l'aspect économique des choses, ont permis à l'Indochine de vivre et même, dans l'ensemble, de prospérer.

J'ai le ferme espoir, avec votre aide, d'apporter aux difficultés de demain les solutions qui conviennent.

Je n'ai point pour habitude, Messieurs, de formuler de vaines promesses. Je ferai de mon mieux pour défendre l'économie de l'Indochine, comme j'ai fait de mon mieux

pour parer aux difficultés des dernières semaines. Je chercherai, parmi les possibilités de l'heure, les formules les plus conformes aux intérêts du pays, que vous avez bien voulu m'aider à définir.

C'est dans cet esprit réaliste, Messieurs, que je vous demande de me poursuivre votre collaboration. Les nécessités de la conjoncture présente ne vous échappent pas plus que les incertitudes de l'avenir. Il serait vain et pué- ril de les ignorer. Mieux vaut les considérer courageusement, en suivre attentivement l'évolution pour sans cesse y adapter notre attitude.

Je vous remercie, Messieurs, de l'accueil que m'a réservé votre Compagnie. J'y vois la confirmation cordiale des messages par lesquels elle m'a déjà assuré de mes sentiments d'union et de dévouement.

Je forme, avec une ferme conviction, des vœux, Monsieur le Président, pour la prospérité du commerce et de l'industrie de la Cochinchine.

A PHNOM-PENH

Allocution de M. THIBAudeau

AMIRAL,

Les plus lourds devoirs ne cessent de vous presser en des heures graves pour le monde et l'Indochine. Cependant, vous avez su distraire un moment des jours et des veilles que vous consacrez au maintien des destinées indochinoises pour venir affirmer au Cambodge votre sollicitude attentive, votre souci de contribuer de votre haute autorité et de votre connaissance du monde et des hommes au développement harmonieux de son existence.

Je ressens particulièrement pour cette raison l'honneur qui m'échoit de vous apporter, avec leurs déferents et affectueux remerciements de toutes les populations du Royaume pour la marque patente d'intérêt que constitue votre première visite au pays khmer dans les circonstances actuelles.

Le Gouvernement Royal, le peuple cambodgien et la Colonie française sont unanimes à vous exprimer par ma voix leur très grande satisfaction de saluer le Chef éminent que le Gouvernement français a su choisir pour guider l'Indochine à l'époque sans doute la plus critique de son histoire.

Votre venue leur donne l'occasion tant attendue de vous manifester, par la qualité de leur accueil, l'immense gratitude que tous en ce pays vous ont vouée pour avoir su préserver, avec maîtrise et noblesse, l'honneur aussi bien que les intérêts de la France d'Asie que la Mère-Patrie avait remis en vos mains.

Cette gratitude, tous veulent la prouver non seulement en paroles mais en actes. Et c'est pourquoi, tous nous sommes rangés derrière le Haut Représentant de la France en ce pays dans l'union et la discipline dont nous savons que seules elles nous permettront, sous l'égide de la Patrie et votre ferme direction, de traverser les difficultés auxquelles l'Indochine pourrait encore avoir à faire face.

Union et discipline seront consenties aisément, pour les humbles comme pour les grandes tâches que vous pouvez être appelé à lui demander, par ce pays khmer dont la fidélité, le loyalisme, l'amour pour la Nation protectrice à laquelle il s'est librement confiée, n'ont jamais été démentis.

Elles le seront d'autant plus facilement en raison de la cohésion morale qui marque d'un caractère particulier le Cambodge. Cette cohésion morale, elle est la résultante d'une histoire, d'une religion, de traditions et de coutumes qui font du srok khmer une entité si parfaitement originale dans le cadre de la Fédération Indochinoise.

Membre de cette Fédération créée par la France, le Cambodge ne songe point à se dérober aux devoirs qui lui sont imposés de ce fait dont il entend s'acquitter entièrement, conscient d'ailleurs de la puissance et des avantages que lui apporte son attachement à l'Union.

Bien au contraire, c'est pour mieux servir, mieux jouer le rôle qui doit être le sien dans cette union dont il est une importante marche frontière, que le pays khmer sollicite que ne soient point méconnues, comme elles l'ont été trop souvent dans le passé, les particularités que le distinguent si nettement des pays annamites.

Votre voyage vous a permis déjà de saisir les traits physiques de ce particularisme qui se manifeste dans son ciel et son climat, dans son paysage, dans l'architecture de ses temples et de ses demeures, dans la physiognomie et le vêtement de ses enfants.

Il n'est pas moins évident dans le domaine moral et spirituel. Ses croyances, sa culture, son organisation politique et sociale, la mentalité de ses habitants en font un tout si distinct qu'il a vivement souffert d'une tendance à la généralisation, à la centralisation qui a manqué parfois notre action coloniale.

Son évolution en a été contrariée, retardée, et la comparaison avec d'autres pays de l'Union dont la progression s'effectuait plus rapidement, plus naturellement, a fait naître bien souvent un profond découragement parmi nos protégés.

Son éloignement, sa situation géographique l'ont autant desservi sur le plan des intérêts matériels que sur celui des intérêts spirituels. Son économie a été trop souvent confondue pour cette raison avec celle de la Cochinchine qui, tout en lui servant simplement de transitaire, comprend cependant dans la sienne une activité dont l'importance originale est considérable et qui n'échappe pas aux yeux de ceux qui ont un tant soit peu vécu dans cette contrée.

Dans le domaine économique comme dans le domaine administratif, le Cambodge mérite qu'une attention spéciale soit consacrée à ses besoins propres si différents de ceux des pays annamites. L'assimiler à ceux-ci ne pourrait que le conduire à sa désagrégation morale, à sa stagnation matérielle.

Au point de vue politique des réformes aussi attendues que la réorganisation du Gouvernement cambodgien, la création de la Chambre des Représentants du peuple, l'application effective de véritables méthodes de Protectorat, au point de vue social l'élan nouveau donné à l'enseignement, pierre angulaire de toute évolution cambodgienne, sont heureusement venus convaincre nos protégés de la bienveillance avertie de la Nation protectrice.

Il importe de continuer dans cette voie qui, en donnant aux Cambodgiens avec les responsabilités qui doivent leur revenir les moyens de les assurer, épanouira leur sens de leur valeur nationale, leurs indéniables qualités originelles dont la pratique, grâce à nos efforts, leur permettra de combler rapidement leur retard. Celui-ci n'est pas dû à des conditions naturelles que l'on a trop souvent invoquées à cet effet, mais à une méconnaissance grave de leur histoire, des modalités de leur existence, du jeu particulier de leurs facultés et de leurs talents qui ne peuvent s'accommoder de cadres uniformes et rigides tracés pour des collectivités dont les idéaux et la mentalité sont à l'opposé des leurs.

Il m'a paru nécessaire, Amiral, de vous souligner, à votre première prise de contact officiel avec le Cambodge, son originalité profonde et les soins particuliers que requièrent sa conservation et son développement logique. Ce n'est point dans un but de vaine récrimination que je viens de vous formuler ce trop rapide et incomplet exposé, car je le répète, le Cambodge n'a jamais songé se dérober à ses devoirs et il entend les remplir entièrement. Cet exposé a pour objet de vous indiquer combien les Cambodgiens désireux de servir notre Patrie, à laquelle ils ont su donner tant de témoignages de leur indéfectible affection dans les jours de tristesse comme dans ceux de prospérité, seraient heureux de s'y consacrer de toutes leurs forces vives. Ils viennent vous demander de les y autoriser, de les y aider, en facilitant l'essor de leur personnalité, l'exercice d'une

activité débarrassée de règles ou directives étrangères à leur génie national dont leur histoire, où ils entendent puiser de hauts et précieux exemples, nous fournit tant de preuves éclatantes.

Remplie d'une foi profonde dans les destinées de la France immortelle, confiante dans son noble Gouvernement, Français et Cambodgiens du pays khmer ne songent qu'à s'associer dans la paix et le calme, sous votre énergique impulsion, au travail opiniâtre qui doit préparer un avenir meilleur.

Amiral, au moment de vous présenter les notabilités, les fonctionnaires et les colons qui sont ici pour vous apporter le témoignage de leur déferent attachement, je conclurai en vous donnant l'assurance que depuis le Gouvernement de Sa Majesté, les Assemblées locales, jusqu'au plus modeste agent, nous avons tous une ardente volonté de tout faire pour sauvegarder et mieux renforcer l'unité de la France et de son Empire.

A vous, son Haut Représentant sur cette terre lointaine mais fidèle qui en est un de ses plus beaux prolongements, nous vous offrons notre dévouement absolu, fiers de suivre un Chef dont tous les actes depuis sa prise de Gouvernement emportent une adhésion totale de notre confiance et de notre idéal.

Allocution de M. le Gouverneur Général à l'adresse de S. M. SISOWATH MONIVONG

SIRE,

Il m'est particulièrement agréable de pouvoir exprimer à Votre Majesté mon attachement à Sa Personne et de lui donner en même temps l'assurance de la haute et constante sollicitude du Gouvernement protecteur à l'égard du Royaume Khmer.

Les lourds devoirs de ma charge m'ont, jusqu'à présent, empêché de m'acquitter de ce devoir. Votre Majesté qui, je le sais, a suivi mes efforts avec une vive et compréhensive attention, en a, j'en suis persuadé, bien compris les raisons.

Je regrette, Sire, de n'avoir pu consacrer qu'un temps très court à ce premier contact avec Votre Royaume. J'aurais pourtant aimé prolonger ma visite et admirer avec Votre Majesté les belles réalisations qui, dans l'ordre politique, économique et social, ont marqué l'essor du Cambodge au cours des dernières années.

Car je n'ignore pas, Sire, que sous Votre égide éclairée, le Pays Khmer n'a cessé de poursuivre sa marche dans la voie du progrès. Les pouvoirs accrus donnés au cadre de l'Administration cambodgienne, la réorganisation de Votre Gouvernement, le développement dans les campagnes des sentiments de solidarité qui sont la base d'une vie commune, active et féconde, ont donné aux principes du Protectorat, appliqués dès lors d'une façon plus libérale et plus confiante un rendement nouveau qui autorise tous les espoirs.

Vous savez, Sire, la part prise par M. le Résident Supérieur Thibaudeau dans ses opportunes réformes. Je suis heureux de l'en féliciter et de lui exprimer toute ma confiance devant Votre Majesté, qui a en lui le plus précieux conseiller.

Le parfait loyalisme du peuple cambodgien ne s'est pas démenti au cours des dernières semaines. Comment en serait-il autrement, dans un pays où la foi bouddhique maintient les notions de calme, d'union, de discipline, de respect de la hiérarchie, qui sont plus que jamais nécessaires ? Et comment vos sujets, Sire, ne seraient-ils pas sensibles au noble exemple de leur Vénéré Monarque qui a voulu que Ses deux fils bien-aimés, leurs Altesses Royales, les Princes Monireth et Monivong, après avoir servi la France pendant la guerre, soient, malgré la cessation des hostilités, maintenus dans leurs fonctions d'Officiers de l'armée française. Ce geste insigne dont le Maréchal, Chef de l'Etat français, a lui-même souligné le noble ca-

ractère est véritablement le symbole de l'union indissoluble des destinées de la France et du Cambodge.

La sagesse de Votre règne, Sire, l'activité de Votre Gouvernement, me remplissent de confiance dans les résultats de notre action commune. Quelles que soient les difficultés à venir, nos efforts associés sauront y faire face avec calme et résolution.

Je forme des vœux sincères, Sire, pour la santé de Votre Personne, pour l'éclat de Votre Règne, et pour la prospérité du Royaume du Cambodge.

Allocution de S. M. le Roi du Cambodge

Les paroles que Votre Excellence vient de prononcer à Notre adresse Nous touchent profondément et Nous l'en remercions sincèrement.

En confiant à Votre Excellence les destinées de l'Indochine aux heures particulièrement graves que nous traversons le Chef de l'Etat français a su marquer en quelle haute estime sont tenues Vos éminentes qualités et la confiance qu'inspire Votre longue expérience des hommes et des choses.

Nous sommes heureux de l'occasion que Votre Excellence veut bien Nous donner de la féliciter de vive voix du choix dont Elle a été ainsi l'objet de la part du Gouvernement français et il Nous est particulièrement agréable de l'assurer de Notre concours le plus absolu dans l'œuvre de redressement de la Nation française, du maintien de la paix dans Nos Etats et de l'intégrité du territoire de l'Union indochinoise sous l'égide bienveillante de Votre Excellence.

Notre Gouvernement et Notre Peuple sont prêts, Monsieur le Gouverneur Général, à tous les sacrifices pour se montrer dignes de la protection à l'abri dans laquelle la Grande Nation française a su Nous assurer la prospérité et la paix.

Nous vous prions, Excellence, de bien vouloir assurer Son Excellence le Maréchal de France, Chef de l'Etat français et Son Excellence le Secrétaire d'Etat aux Colonies, de Notre profond attachement et du dévouement sans réserves de Nous-même et de Notre Peuple à notre commune patrie, la France.

Non incorporation des jeunes gens nés du 1^{er} Avril au 31 Décembre 1920.

Le Ministre des Colonies a prescrit que les jeunes gens nés du 1^{er} avril au 31 décembre 1920 et reconnus aptes au service armé ou auxiliaire par le Conseil de revision ne seront pas appelés sous les drapeaux. Ils pourront contracter un engagement volontaire pour la durée de la guerre. Toutes précisions à ce sujet pourront leur être fournies par les Bureaux de Recrutement européens.

Ceci est évidemment la conséquence des conditions de l'Armistice franco-allemand qui, interdisant de nouveaux appels de classes, autorise cependant la France à conserver une armée de métier de 100.000 hommes.

Dans la légion d'honneur.

Par décret en date du 17 octobre 1940 ont été promus dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Au grade de Commandeur :

S. E. Thai-van-Toan, Ministre de l'Intérieur de la Cour d'Annam.

Au grade d'Officier :

LL. EE. l'Oknha Youmreach Penn, Ministre de la Justice du Cambodge.

Nguyen-khoa-Ky, Ministre de l'Economie rurale, de l'Artisanat et de l'Assistance sociale à la Cour d'Annam.

Tôn-that-Quang, Ministre des Rites,

et MM. Luong-van-Phuc, Tông-dôc de Namdinh.
Nguyen-dinh-Quy, Tông-dôc en retraite à Haidong.

Au grade de Chevalier :

S. E. Ung-Trinh, ancien Président du Conseil de la famille royale d'Annam.

Mgr Jean-Baptiste Tong, vicaire apostolique de Phat-diêm.

MM. Nguyen-Thiêm, ancien Tông-dôc de Binh-dinh.
Yên Troloch, ancien Chaufaiket de la province de Siemréap.

Pham-van-Noch, Dôc-phu-su à Saigon.

Lê-van-Kim, Commis des Résidences en retraite à Hanoi.

Nguyen-dinh-Xuyen, Dê-dôc à Haiduong, titulaire de la Médaille militaire.

Condamnation à Hanoi.

Le 23 septembre, le jour de l'attaque de l'armée du Kouang-si sur Langson et Dong-dang, M. Caffa avait tenté d'organiser une manifestation politique qui échoua faute de manifestants.

Le Tribunal correctionnel de Hanoi, siégeant à huis clos, a condamné le 18 octobre M. Caffa à un mois de prison ferme et aux dépens, pour manœuvres de nature à troubler la sécurité publique et à occasionner des troubles politiques.

Le Procureur général avait fait appel à minima.

Reprise du Service des colis postaux avec la France.

Cette nouvelle qui réjouira nombre d'Indochinois désireux d'expédier des colis à leurs familles se trouvant en France nous vient de l'Administration des P. T. T. qu'il convient de féliciter en la circonstance.

Echantillons et paquets poste peuvent être acceptés à destination des localités de la zone libre.

Les colis postaux — sauf ceux avec valeur déclarée ou grevés de contre remboursement — sont acceptés pour les deux zones, Madagascar, la Réunion, le Sénégal, le Soudan français, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc.

Il va de soi que les départs n'ayant pas lieu à dates fixes, les P. T. T. profitant de toutes les occasions, le public a intérêt à déposer ses colis dès que possible.

Soyons justes : nous entendons souvent déplorer la carence du service des P. T. T. dans les échanges télégraphiques et postaux. L'on oublie trop souvent que tout est à organiser à nouveau et que les P. T. T. pour une fois, font leur possible en se débrouillant comme ils peuvent. Ce n'est pas nous qui irons leur faire grief d'essayer de faire au mieux.

La célébration de l'Anniversaire de S. M. l'Empereur d'Annam.

Le 23 octobre au matin a eu lieu dans la capitale de l'Annam, la cérémonie traditionnelle du Van-Tho, anniversaire de S. M. Bao-Dai.

Elle a revêtu cette année une signification particulièrement émouvante. Répondant aux vœux formulés par M. le Résident Supérieur Graffeuil, S. M. exalta le grand exemple du Maréchal Pétain qui « fait à sa Patrie le suprême sacrifice d'une vie chargée d'ans et de gloire et dont le geste est empreint d'une telle beauté morale qu'il force l'admiration des hommes et élève l'humanité au-dessus d'elle-même et qu'il suffirait à effacer toutes les erreurs et les fautes du passé.

« Le peuple annamite est de ceux qui comprennent la valeur de tels gestes. Sa foi en les destinées éternelles

de la France s'en trouve redoublée. Il a entendu et compris le message émouvant du vénéré Chef de l'Etat français et saura conformer sa conduite aux grands enseignements qui s'en dégagent. »

Revue reçue.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt les différentes revues pédagogiques mensuelles d'enseignement de septembre 1940. Toutes contiennent une partie générale — administrative et pédagogique — et une partie scolaire.

Nous avons remarqué un article fort objectivement pensé de M. Louis Caput sur les Problèmes de l'Education, dans la *Revue du Tonkin et Nord-Annam*, ainsi qu'une partie scolaire très judicieusement rédigée.

Le *Bulletin mensuel de l'Enseignement du Cambodge* a l'importance et la qualité d'une véritable revue littéraire, grâce à la contribution apportée à la partie générale par M^{me} Paquier, MM. Corbet, Manipoud, Paquier, Lam-ngoc-Chan et Bringuier.

La rédaction du n° 1 de la revue pédagogique mensuelle de l'enseignement primaire élémentaire indochinois en Cochinchine procède d'une conception des plus objectives et pratiques. Actes officiels, Français, Agriculture, l'Ecole et la Vie locale, Conseils pédagogiques, forment la matière de cinq fascicules distincts bien ordonnés.

Le Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la réception du Bulletin correspondant aux premier et deuxième trimestres 1940 et dont le contenu est, tout entier, un hommage rendu au Lieutenant de vaisseau, J.-B.-Eliacin Luro, Inspecteur des Affaires Indigènes en Cochinchine de 1865 à 1877.

« Il manquera peut-être au lecteur qui feuilleta ces documents, prévient M. L. Malleret dans un excellent avant-propos de présentation, le sentiment de l'immense labeur que représentent ces recherches tant parmi des ouvrages les uns rarissimes, les autres d'un accès difficile, que parmi des pièces d'archives dont une masse considérable se trouve rassemblée à Hanoi, c'est-à-dire à quelque deux mille kilomètres de Saigon. Ce sera l'honneur de la Société des Etudes Indochinoises, dont les origines se confondent avec celles de la Colonie, que d'avoir entrepris ce premier dépouillement des sources manuscrites, en vue de retracer l'histoire de la grande époque des Amiraux. On sait qu'en dehors de l'ouvrage de P. Cultru sur *l'Histoire de la Cochinchine française des origines à 1883*, d'ailleurs bien sommaire et sujet à revision, il n'existe aucune synthèse de l'œuvre admirable accomplie en Cochinchine par les Amiraux-Gouverneurs. C'est à notre ancien Secrétaire général, Jean Bouchot que revient le mérite d'avoir inauguré, par l'étude directe des documents inédits conservés dans les archives de la Cochinchine, la série des études historiques auxquelles nos publications tendent à faire une part de plus en plus considérable. »

Le Bulletin comporte une conférence de M. J. Perin sur la vie et l'œuvre de Luro, conférence prononcée au théâtre de Saigon le 21 janvier 1938 et dont la valeur historique fera date dans la bibliographie du genre, suivi d'un catalogue de l'ensemble des objets mobiliers, tableaux, gravures, photographies, cartes, documents, autographes ou imprimés qui furent présentés à l'Exposition rétrospective, rédigé par M. Taboulet. La contribution documentaire apportée par M. Taboulet a été en la circonstance extrêmement importante. Elle constitue à n'en point douter le témoignage le plus précieux du souci de vérité historique de l'écrivain de qualité.

Nous exprimons tous nos compliments à la Société des Etudes Indochinoises pour la haute valeur du document

qu'elle nous offre et qui vient heureusement combler une lacune de l'Histoire Indochinoise.

H. B.

Revue de la Presse.

De France-Annam, Hué, 24 octobre.

En marge

Dans le discours que M. le Résident Supérieur Graf-feuil a prononcé hier au Palais Thai-Hoa à l'occasion de la fête anniversaire de Sa Majesté l'Empereur Bao-Dai, le Chef du Protectorat, après avoir formulé au Souverain les vœux et souhaits d'usage, a mis l'accent, entre autre, sur l'œuvre gigantesque de salut national qui est en train de s'accomplir sous l'égide du Maréchal Pétain, et sur le souci du Chef de l'Etat français, de mettre l'Empire au premier plan de ses préoccupations et de préciser, dans l'exposé de son programme, que le nouveau régime défendra d'abord l'unité nationale qu'il définit comme l'étroite union, entre la Métropole et la France d'Outre-Mer.

Répondant à M. le Résident Supérieur, Sa Majesté l'Empereur a tenu à rendre un éclatant hommage à l'esprit de sacrifice, poussé au suprême degré par l'illustre soldat, qui fait à la Patrie le don total de sa personne et de sa gloire, et à souligner l'attitude parfaitement compréhensive du peuple annamite vis-à-vis de la valeur de tels actes.

Ainsi les cérémonies de Van-Tho 1940 ont-elles été célébrées hier, dans leur émouvante solennité, sous le double signe de la solidarité franco-annamite et de l'union totale de l'Empire derrière le Chef de l'Etat français.

C'est là l'expression incontestable de la volonté des Chefs de l'Annam de renouveler au regard du Gouvernement central, la preuve de l'attitude entièrement confiante et loyaliste de l'Indochine en ces jours où la France, se relevant progressivement de ses blessures, compte sur le patriotisme éclairé de tous ses enfants.

Le message de l'illustre vainqueur de Verdun a été évoqué dans les deux allocutions reproduites ci-dessous. C'est, en effet, une voix, un appel qui demeure constamment d'actualité dans les conjonctures actuelles, et sert en permanence de pôle à nos pensées et à nos actes lesquels ne doivent plus désormais que viser à contribuer au redressement de la France.

Puissent les nobles paroles prononcées à ce sujet à l'occasion du Van-Tho retentir en échos prolongés dans l'esprit de tous, Français et Annamites, vivant côte à côte sur cette terre fécondée par le labeur et l'amitié des deux races. »

**

Du Courrier d'Haiphong.

Extrait de l'article : *Le Problème du Pacifique c'est celui de l'économie chinoise* par B.-O B (24 octobre 1940). 1940).

Que réserve l'avenir dans le Pacifique ?

Le Japon est engagé dans une lutte pour la vie. Il ne peut pas à son point de vue, accepter le principe d'une Chine soumise à une économie étrangère autre que la sienne. Dans l'affirmative cela équivaldrait à admettre à ses côtés l'existence, sans cesse améliorée dans l'avenir, d'une force hostile. En essayant d'instituer en E.-O. un ordre nouveau, il veut d'abord unifier l'économie asiatique, supprimer les heurts, créer une harmonie nouvelle sino-japonaise.

Déjà, cherche-t-il à réaliser son plan avant même d'en terminer avec la Chine de Chang-kai-Chek :

— « Le Bureau des Affaires de Chine, annonce l'*Asahi Shimbun*, a établi certains principes déterminant le genre d'entreprises industrielles qui seront autorisées à travailler en Chine. »

Le *Journal de Shanghai* qui publie cette information ajoute :

« En règle générale aucune industrie dépendant du Japon pour ses matières premières ne sera autorisée.

« Cette mesure a pour but de garder pour le Japon les matières premières comme le charbon et le cuivre afin d'empêcher une pénurie de se produire à l'avenir, comme celle qui a causé la crise actuelle.

« De plus pour éviter toute cause de mésentente entre les industriels de Chine et du Japon, aucune industrie de genre de celles qui existent au Japon ne pourra être établie en Chine, seules seront autorisées les industries qui ne pourront faire concurrence aux industries japonaises...

« On croit savoir, d'autre part, que toute nouvelle industrie, autorisée à s'établir en Chine devra se fixer dans la zone industrielle spécifiée dans les plans de la nouvelle cité du plus grand Shanghai.

« Le Bureau des affaires de Chine a également décidé que toutes les précautions nécessaires doivent être prises pour éviter que le développement des intérêts des industriels japonais en Chine, le soit en opposition avec les intérêts chinois. »

A lire cette information, on comprend le fossé qui sépare désormais les Etats-Unis de l'Empire nippon.

Entre le *statu quo*, déterminé par le *traité des neuf*, toujours revendiqué par Washington et ce début d'économie chinoise dirigée par Tokio, il y a un abîme : l'abîme du Pacifique.

B.-O B

**

Naissances.

COCHINCHINE

— JEAN-PAUL-PIERRE-RUDOLPHE-ROGER, fils de M^{me} et M. Jacques Guebard, fondé de pouvoirs du Crédit Foncier de l'Indochine (18 octobre 1940).

— FERNANDE-SUZANNE-CÉCILE, fille de M^{me} et M. Charpentier, sous-brigadier de la Police régionale.

— ALAIN-MAURICE, fils de M^{me} et M. Morizon, administrateur des Services Civils à Hanoi.

— MARCELLE-THÉRÈSE, fille de M^{me} et M. Lagarde, surveillant principal des T. P.

— JULES-JEAN-JOSEPH, fils de M^{me} et M. Rosenblatt, chef de chantier de la Société d'Entreprises de Dragages à Saigon.

— YVETTE-FRANÇOISE, fille de M^{me} et M. Leberger, rédacteur des Services Civils.

— JEANNE-MARIE, fille de M^{me} et M. Paris, administrateur des Services Civils.

TONKIN

— MICHEL-GUY, fils de M^{me} et M. Fernand-Joseph Bret à Haiphong (17 octobre 1940).

— ALEXANDRE, fils de M^{me} et M. Jean-Gaston Armanet, inspecteur principal de la Sûreté à Haiphong (17 octobre 1940).

— ANDRÉE-ANGÈLE-THÉRÈSE, fille de M^{me} et M. Max Borel, sergent-chef à Namdinh (18 octobre 1940).

— MICHÈLE-GEORGETTE-MARIE-RENÉE, fille de M^{me} et M. Eugène Chanard, commissaire de police (21 octobre 1940).

— ANDRÉ-JEAN-MARIE, fils de M^{me} et M. Jean-René-Alain-Marie Urvoix, sergent-chef infirmier à Hanoi (21 octobre 1940).

— FRANÇOIS-ROGER-PAUL, fils de M^{me} et M. Paul-Auguste Harmand, sergent-chef secrétaire d'Etat-Major (21 octobre 1940).

— PIERRE, fils de M^{me} et M. Baptistin-Léon Chataignier, adjudant maître-armurier (23 octobre 1940).

— LOUIS, fils de M^{me} et M. Louis Schwab, sergent d'Infanterie coloniale (24 octobre 1940).

Mariages.

TONKIN

— M. VINCENT-MICHEL GRUSSENMEYER, à Haiphong, avec M^{lle} NGUYÊN-THI-HUË (9 octobre 1940).

— M. CONSTANTIN APOSTOLI, des Douanes et Régies, avec M^{lle} SY-NGOC-CU (9 octobre 1940).

Prochains mariages.

— M. XAVIER-JOSEPH SCHMITZ, caporal-chef, avec M^{lle} NGUYÊN-THI-HIÊN.

Décès.

ANNAM

— M. RAYMOND, colon de Phu-quy, ancien économiste du Collège de Protectorat à Hanoi (18 octobre 1940).

— M. VO-MAN, infanterie coloniale à Hué (21 octobre 1940).

— M. BARDON, ingénieur des T. P. en retraite à Hué (25 octobre 1940).

CAMBODGE

— M. ALEXANDRE SOUPRAYEN, fils de M^{me} et M. Alfred Souprayan, garde principal des Forêts à Kompong-trach (13 octobre 1940).

COCHINCHINE

— M. DOMINIQUE DÉFENDINI, aviateur, tombé au Champ d'honneur.

— M. MARCEL BERRUCHON à Saigon (10 octobre 1940).

— M. LUTTRINGER, maréchal des logis-chef au 5^e R. A. C. (17 octobre 1940).

TONKIN

— M. BRENETK NICOLAS, Légion étrangère à Hanoi (24 octobre 1940).

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite du roman de Paul Munier "ON DEVRAIT MIEUX CHOISIR LES GENS".

TRICOTONS

Point natté.

Ce point qui convient particulièrement pour les grosses lames, peut être employé pour les pull-overs d'hommes, les couvertures de berceau et voiture d'enfants, etc...

Ce point se commence sur l'endroit du travail, le premier point ne se tricote jamais (lisière) *. Reprenez à l'astérisque.

Premier rang. — Tricotez un point envers, levé un point (p. passé de l'aiguille gauche sur l'aiguille droite sans être tricoté). Tricotez 3 points endroit, levez un p. * etc. jusqu'au bout du rang.

Deuxième rang. — Tricotez un p. end. au-dessus du p. envers du rang précédent, laissez tomber le p. levé (il restera hors de l'aiguille jusqu'au rang suivant). Tricotez 3 p. envers, levez le p. suivant déjà levé au rang précédent, etc. *

Troisième rang. — * Tricotez un p. envers, laissez tomber le point déjà levé 2 fois, relevé celui abandonné au deuxième rang, laissez-le sur l'aiguille, tricotez 3 p. end., relevez le 1^{er} p. abandonné, laissez-le sur l'aiguille (les 2 points levés se trouvent ainsi croisés et forment un X. Reprenez à * jusqu'au bout du rang.

Quatrième rang. — Tricotez à l'end. les points qui se

présentent tels, et à l'envers les p. envers et glissez sans les tricoter les points croisés.

Cinquième rang. — Tricotez à l'envers les p. envers et à l'endroit tous les autres points, y compris les p. croisés. Les 6^e, 7^e et 8^e rangs, tricotez à l'endroit les p. endroit et à l'envers les p. envers et reprenez au premier rang.

Point ajouré.

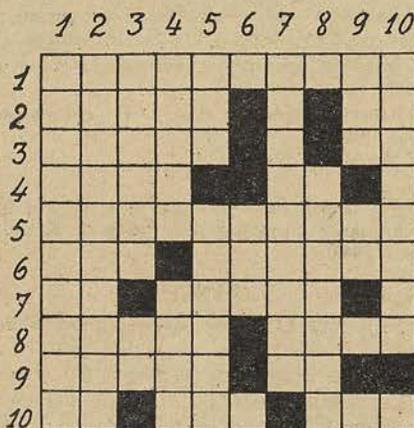
Ce point convient parfaitement pour des blouses légères tricotées en laine fine ou en fil n° 8 des séries d'Indochine. Il se compose de 4 rangs et commence sur l'envers du travail.

Premier rang. — Levez le premier point (lisière) ; * tricotez 2 p. endroit et 5 p. envers, etc. ; *deuxième rang* (sur l'endroit:) levez le 1^{er} point (lisière) et sur les 5 p. envers du rang précédent, tricotez 1 p. endroit ; faites 1 jeté (fil passé sur l'aiguille), tricotez à l'endroit, 3 p. ensemble en les prenant par derrière, 1 jeté, tricotez 1 p. endroit, puis tricotez 2 p. envers, etc.

Troisième rang. — Comme le premier rang.

Quatrième rang. — Levez le 1^{er} point (lisière). * Faites 1 jeté, tricotez à l'endroit 2 p. ensemble, en les prenant par derrière ; tricotez 1 p. endroit ; tricotez à l'endroit 2 p. ensemble en les prenant par devant, faites un jeté, tricotez 2 points envers ; * Reprenez au premier rang.

MOTS CROISÉS N° 6



Horizontalement.

1. — Résultat de forces contraires.
2. — Protection — Note.
3. — Termes absolument opposés aux autres — Initiales d'un mât hématien suisse, devenu aveugle.
4. — En outre — Partie de l'appareil moteur.
5. — Appareil employé pour nettoyer les tonneaux.
6. — Légumineuse — Le prochain.
7. — Note — Pigeon sauvage.
8. — Qui a rapport au cheval — Sable mouvant.
9. — Gouvernante — Ceux qui le servent, agissent dans le plus strict incognito.
10. — Susceptible de faire sauter une fortification — Orient — Ville natale d'un Botaniste qui exposa le premier la classification naturelle des plantes.

Verticalement.

1. — Qualifie l'allure de l'autruche.
2. — Qualifie une doctrine secrète.
3. — Canards sauvages — Point de départ des Hébreux.
4. — Docteur de la loi — Vent.
5. — Article ou pronom — Grenouilles.
6. — Célés.
7. — Gardes des rois de Perse.
8. — Refoulera.
9. — Qui n'a pas d'effet légal — Voyelle doublée.
10. — Sert à fabriquer les bougies.

Solution des mots croisés n° 5

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	I	R	R	E	V	O	C	A	B	L	E	S
2	S	O	U	P	I	R	A	I	L	N	I	
3	M	U	S	S	R	D	E		U	R	F	E
4	A	S	T	R	E	I	N	T	E		R	G
5	I	S	I	S		N		A	T	R	E	E
6	L	I	C	E		A	I	L		H	I	
7	P	R	I	S	C	I	L	L	I	E	N	
8	A		T		A	R	I	A		A	T	H
9	C	H	E	V	R	E		R	A		E	U
10	H	A		I	I		A	D	D	A		T
11	A	I	G	R	E	U		A	L	E	T	
12		G	O	E	S		T	A	M	I	S	E

Tous ces
procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs

SONT
A VOTRE
DISPOSITION
A L'IMPRIMERIE

G. TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi - Tél. 141

LA
CHANCE



*Faites un geste
vers elle
elle peut faire un geste
vers vous*



PRENEZ VOTRE BILLET DE LA

**LOTTERIE
INDOCHINOISE**

